

LE
JEUNE CRÉOLE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES, EN PROSE;

IMITÉE DE L'ANGLAIS
DE RICHARD CUMBERLAND.

III.

I

M221599

AVERTISSEMENT.

COMME je ne veux point passer pour plus habile que je ne suis, je commence par déclarer que je ne possède qu'imparfaitement la langue anglaise, que je n'ai jamais essayé de la parler, et que je n'ai appris ce que j'en sais qu'en lisant et en traduisant les auteurs.

Lorsque j'ai parcouru le *British-Théâtre*, je suis tombé sur le *West-Indian* (*l'Américain* ou *le Créole*), comédie de Richard Cumberland, jouée pour la première fois, à Londres, en 1771.

Cette pièce se ressent de l'irrégularité ordinaire au théâtre anglais; ni l'unité de lieu, ni celle d'action, n'y sont observées; l'auteur n'a pas choisi toujours, avec un goût très-délicat, les objets de son imitation; il a montré des personnages et des incidens dont la vue blesserait des spectateurs accoutumés à un genre de comique moins hardi; toutefois il a su se

préservé de la licence inconcevable et du dévergondage de situation et de dialogue dont les meilleures comédies anglaises (sur-tout celles des poètes contemporains, ou à peu près, du règne de Charles II) offrent des exemples révoltans.

Voltaire a dit quelque part, en parlant d'une pièce de Wicherley (*the Country-Wife*, la *Femme de campagne*) : « Cette pièce n'est pas, » si vous voulez, l'école des bonnes mœurs ; » mais, en vérité, c'est l'école de l'esprit et » du bon comique. »

Je connais la pièce, et j'oserai n'être pas de l'avis de Voltaire. Je conviens volontiers que la gâté comique a ses licences ; mais en même tems elle a ses bornes. Si l'on doit respecter l'enfance, on doit aussi respecter le public assemblé ; il ne faut pas afficher le mépris des mœurs, ni faire dire sur un théâtre, par des personnages qu'on suppose avoir été bien élevés, des mots grossiers qui ne doivent point entrer dans leur dictionnaire, et encore moins dans leur conversation. Après de cette étrange comédie, les pièces graveleuses que Collé composait pour être jouées en société sur de petits théâtres, chez des princes ou chez leurs

maîtresses, étaient des chefs-d'œuvre de morale et de décence. Je ne sais si l'on représente encore à Londres cette comédie et beaucoup d'autres pièces anglaises du même genre ; mais je ne comprends pas comment des femmes honnêtes peuvent assister à leur représentation. Il est vrai que tout s'explique par la coutume et par les usages reçus. Les comédies d'Aristophane sont encore plus licentieuses que les comédies anglaises. Plaute est souvent fort obscène. Les Romains ont eu leurs *atellanes*, et même leurs *jeux floraux*, dans lesquels la pudeur publique était insultée d'une manière qu'on a peine à croire, et qui pourtant est attestée par tous les auteurs.

J'opposerai Voltaire à lui-même ; ne dit-il pas ailleurs ? « La comédie est l'école des bienséances. » Ce n'est pas assurément la comédie de Wicherley, ni celle de Congrève, qui est cette école.

Mais je n'admettrais pas non plus cette définition de Voltaire. La comédie qui ne serait que l'école des bienséances courrait le risque d'être bien froide et bien guindée. C'est en effet ce qu'elle est devenue chez quelques-uns de nos auteurs français qui ont voulu la rendre

esclave des plus rigoureuses bienséances , qui lui ont fait prendre un ton noble et des manières contraintes ; ils en ont fait une prude et une précieuse qui n'ose ni rire ni faire rire franchement et de bon cœur.

Il en faut revenir à la définition du vieil Aristote : *La comédie est l'imitation des vices et des travers des hommes , en ce qu'ils ont de ridicule.*

Mais je m'écarte de ce que j'ai à dire dans cet avertissement.

La première lecture du *West-Indian* me plut et me toucha au point de m'engager à traduire la pièce entière ; ce que je fis avec assez de plaisir.

Quelque tems après , je songeai qu'il serait possible de l'arranger pour notre théâtre. Je crus que notre public pourrait me savoir gré de lui donner par-là un moyen de plus de connaître , jusqu'à un certain point , la comédie anglaise , et de la comparer à la nôtre ; il me sembla aussi que le fond du sujet et les principaux incidens pourraient attacher fortement les spectateurs , comme ils m'avaient attaché moi-même.

Mais il ne fallait pas songer à ne donner de

cette pièce qu'une simple traduction ; notre goût est trop différent de celui de nos voisins ; il était indispensable de la *franciser*, en quelque sorte, sans cependant lui faire perdre tout-à-fait sa physionomie étrangère.

J'ai retranché, ou du moins j'ai resserré beaucoup les deux ou trois actions subordonnées (que les Anglais appellent *underplots*, *sous-intrigues*, et qu'on trouve dans toutes leurs grandes pièces), afin de ne point affaiblir l'intérêt de l'action principale ; car nous n'aimons point en France que notre attention soit partagée entre plusieurs actions à-la-fois. Les Anglais, au contraire, pensent qu'une pièce où il n'y a qu'une action est trop simple et n'occupe point assez.

Il eût été bon aussi de ramener la pièce à l'unité de lieu que nous observons ordinairement, et dont nos voisins se dispensent.

Ils n'indiquent pas, comme nous, un changement de scène, toutes les fois qu'il entre ou qu'il sort un acteur ; ils ne font cette indication que lorsque le lieu de la scène change réellement ; ce qui arrive, chez eux, deux ou trois fois dans un acte. Ils n'ont donc, par acte, que deux ou trois scènes, c'est-à-dire deux ou trois

changemens de décoration. Tant que la scène reste la même, ils marquent seulement l'entrée et la sortie de chaque personnage.

J'aurais bien voulu éviter ces fréquens changemens de décoration auxquels nous ne sommes pas accoutumés; cela m'a été impossible. J'en ai du moins réduit le nombre; j'ai supprimé le rôle d'une *lady Rusport*, qui figure dans la pièce anglaise, et je me suis passé de la décoration qui représente son appartement.

Je craindrais que l'on ne criât bien fort à la violation des règles, si cette pièce venait à être représentée. Cependant nous avons dans notre théâtre quelques exemples qui pourraient justifier les changemens à *vue* de décoration dans le cours d'un même acte: c'est ce qui arrive dans *l'Esprit follet*, de Hauteroche; dans *l'Écossaise*, de Voltaire, pièce dans laquelle on sent l'imitation de la manière anglaise, mais une imitation faite avec génie, avec goût, et de main de maître.

Cette comédie du *Jeune Créole*, composée en 1816 et 1817, a été lue et reçue au théâtre Français. Risquerai-je de l'y faire jouer? C'est ce que j'ignore. Et si j'en cours le risque, réussira-t-elle? C'est ce que je sais encore moins.

M. le comte François de Neufchâteau, mon confrère à l'Académie, m'a appris que Gresset avait eu l'idée d'une pièce à peu près semblable à celle-ci. Il avait intitulé la sienne : *l'Esprit à la mode, ou les Américains*. C'était au milieu du dix-huitième siècle, dans un tems où des créoles fort riches venaient en France se faire remarquer par leur luxe et leurs dépenses excessives. Il paraît que dans la pièce de Gresset c'était le père qui arrivait des colonies sans être connu de son fils, lequel avait été envoyé à Paris encore enfant. M. de Neufchâteau ne sait pas si Gresset avait achevé cette comédie ; mais il en a vu, m'a-t-il dit, des vers tout-à-fait dignes de l'auteur du *Méchant*.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

UN ACTEUR.

UN ANGLAIS.

UNE ANGLAISE.

La scène est sur le théâtre de la comédie.

PROLOGUE

DU

JEUNE CRÉOLE,

COMÉDIE IMITÉE DE L'ANGLAIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ACTEUR seul.

PERSONNE encore d'arrivé pour la répétition... Je suis le premier... Nos dames se font toujours attendre... Au lieu de me promener en long et en large sur le théâtre, j'ai envie de répéter mon Prologue... Je n'ai pas besoin de mes camarades... J'y parle tout seul... Allons ; je vais le dire tout entier... comme si le public était là !... Une répétition bien en règle... Il faut commencer par les trois révérences. — Et le souffleur?... Oh! je puis m'en passer... j'ai bonne mémoire...

(Il va au fond du théâtre, fait les trois révérences d'usage, s'avance jusqu'à la rampe, et dit :)

Messieurs, n'ayez pas peur, et n'allez pas penser
 Qu'ici je vous vienne annoncer,
 Qu'une actrice soudain se trouve indisposée,

Ou, rajeunissant mal quelque formule usée,
 Payer d'une défaite, et puis très-poliment
 Vous changer le spectacle au bout du compliment.
 Ce n'est point là, Messieurs, le dessein qui m'amène...

SCÈNE II.

LE MÊME, UN ANGLAIS, UNE ANGLAISE.

L'ANGLAIS.

Monsieur, je prie vous, vous êtes comédien ?

L'ACTEUR.

Oui, Monsieur.

L'ANGLAISE.

De cette théâtre ?

L'ACTEUR.

Oui, Madame. (A part.) Ce sont des Anglais; ils avaient
 bien besoin de venir m'interrompre.

L'ANGLAIS.

Nous venons de louer a box... Comment dites-vous ?
 un logement...

L'ACTEUR.

Une loge ?

L'ANGLAIS.

Oui; une loge pour cette soirée à la neuve pièce que
 vous êtes pour jouer, et nous parcourons le salle pour
 examiner... C'est là tout le salle entier ?...

L'ACTEUR, à part.

Il y a des gens qui ne savent jamais arriver à propos...
 (Haut.) Oui, Monsieur, c'est toute la salle.

PROLOGUE.

13

L'ANGLAIS.

Il est fort beau... N'est-ce pas, mon amour?

L'ANGLAISE.

Oùs, mon cher; mais non autant si beau comme Dru-rylane.

L'ACTEUR, à part.

Allons, il faut leur donner bonne opinion de la poli-tesse française, et puis ils viennent louer une loge!... (Haut.) Madame, vous ne pouvez pas juger la salle dans ce moment-ci où il n'y a personne; il faudra la voir ce soir, quand elle sera remplie... si nous avons du monde.

L'ANGLAIS.

Oh! je promets à vous un monde de peuple pour cette soirée, et un heureux événement. N'est-ce pas une anglaise comédie que vous faites jouer?

L'ACTEUR.

Eh! vraiment, c'est pour cela même que nous doutons de la réussite. Quand vous êtes survenus, j'étais là seul, en attendant mes camarades, à répéter un Prologue...

L'ANGLAIS.

A Prologue? very well. Vous faites bien pour imiter nous. Il y a toujours Prologue en Angleterre devant chaque neuve comédie.

L'ANGLAISE.

Mais pourquoi dites-vous que vous êtes doutant de la réussite?

L'ACTEUR.

Ah! pourquoi?... Ecoutez; vous entendez le français?

L'ANGLAIS.

Oui, quelquefois, pour ordinairement.

L'ANGLAISE.

Et moi, semblable.

L'ACTEUR.

Eh bien! prêtez l'oreille à ce que je vais dire. C'est le Prologue que je vais continuer à réciter. (A part.) Ma foi! qu'ils l'entendent, s'ils veulent; ce n'est pas pour eux que je parle. (Haut.) Ecoutez bien... Où en étais-je donc?... Ah!...

Ce n'est pas là, Messieurs, le dessein qui m'amène ;
 Et si je parais sur la scène
 C'est pour vous engager à souffrir que ce soir,
 A présent qu'on n'est plus en guerre,
 De nos illusions le magique pouvoir
 Tout d'un coup vous transporte au sein de l'Angleterre.
 Un de nos tragiques fameux
 Dont le trépas récent et douloureux
 Affigera long-tems notre Parnasse,
 Sut, du Corneille anglais suivant de près la trace,
 Se frayer sur ses pas un chemin hasardeux,
 Et notre Melpomène approuva son audace.
 Un de ses plus heureux et plus jeunes rivaux *
 Rendit ce juste hommage à ses nobles travaux :
 « J'aime à voir, de Shekspire évoquant la grande ombre,

* CHÉNIER, *Épître sur la Calomnie.*

L'ANGLAISE.

De Shekspire, vous dites ? C'est de notre Shekspire que vous parlez ? Le plus grand poète de toute l'univers.

L'ACTEUR.

Oui, si l'on en croit les Anglais...

J'aime à voir, de Shekspire évoquant la grande ombre, Ducis tremper de pleurs son vers tragique et sombre.

L'ANGLAISE.

Ducis!..... Qu'est-ce que c'est?..... Ducis?.....

(A son mari.) Point Anglais, dites-moi, mon cher ?

L'ACTEUR.

Eh ! non, Madame ; c'est un de nos tragiques français, dont la perte est encore récente, et qui a laissé une mémoire bien respectée et bien respectable.

L'ANGLAIS.

Tragique français ? point bonne, en cette cas.

L'ACTEUR.

Pardonnez-moi, Monsieur ; c'est un très-bon poète, qui était admirateur passionné de votre Shekspire, et qui l'a imité plusieurs fois heureusement.

L'ANGLAIS, tirant son album.

Attendez... s'il vous plaît... j'écris ici sur mon album : Ducis, le meilleur poète français, n'a fait que copier Shekspire... (Il écrit sur l'album.) Tenez, mon cher, les Français pour le comédie, passablement ; mais pour le tragédie, point du tout.

L'ACTEUR.

Tout comme il vous plaira, Monsieur. (A part.) Quand j'irai disputer avec eux, c'est du tems perdu. (Haut.) Dans ce moment-ci, c'est d'une comédie qu'il s'agit. Laissez-moi donc poursuivre :

Nous allons, en risquant peut-être plus que lui,
Faire au théâtre anglais un emprunt aujourd'hui.
Il nous faudra voiler plus d'une inconvenance.

Chez nos voisins, Thalie, en sa gaité,
Brave un peu trop l'honnêteté,
Et souvent sa conduite alarme la décence.
Les Anglais, sur ce point, moins que nous délicats,
Aiment qu'on leur présente une scène hardie ;
Le beau sexe chez eux ose rire aux éclats
De cent traits scandaleux qu'admet leur comédie.

L'ANGLAISE.

Scandaleux !... Point du tout scandaleux, quand
l'usage est ainsi. Oh ! notre comédie fort librement,
pour beaucoup rire.

L'ACTEUR.

Mesdames, toutefois ne vous effrayez pas ;
Nous nous souviendrons bien qu'en France
On ne dit pas tout haut ce qu'on dirait tout bas,
Et qu'on sauve au moins l'apparence.
Chez un peuple étranger vous laissant transporter,
A ses lois, à ses mœurs, il faudra vous prêter.
En Angleterre, une fillette,
Sitôt qu'elle a seize ans, maîtresse de sa main,

PROLOGUE.

17

Peut en disposer en cachette ;
Elle s'échappe un beau matin
Qu'elle n'est pas trop épiée ,
Va trouver son amant , par l'hymen est liée ,
Et puis rentre chez ses parens.
Qui ne soupçonnent pas , tant ils sont bonnes gens ,
Qu'elle sortit agnès , et rentre mariée.

L'ANGLAIS.

Oui ; il est vrai. J'ai marié avec Madame de cette manière. N'est-ce pas , mon amour ?

L'ANGLAISE.

Yès , mon cher. Mais selon ce qui a été conté à moi , il arrive quelquefois en France des aventures semblables.

L'ACTEUR.

Oui , Madame , toutes semblables , au mariage près , qui exige chez nous un peu plus de formalités.

L'ANGLAISE, *souriant fièrement.*

Ah ! je entends.

L'ACTEUR.

Mais veuillez donc bien ne plus m'interrompre :

Aux comiques anglais un champ libre est ouvert.
Ce trop de liberté nuit à l'art et le perd.
Leur fable , leur intrigue est souvent dé cousue ,
Sans unité , sans liaison ;
Au beau milieu d'un acte , et sans trop de raison ,
La décoration , soudain changée à vue ,
Transporte les acteurs dans une autre maison ,

III.

2

Fait d'un appartement un jardin , une rue ;
 La moitié des acteurs reste à l'autre inconnue ;
 Comme ils mènent de front deux ou trois actions ,
 Il faut bien que chez eux le spectateur entende
 Deux ou trois expositions ;
 A cet égard leur patience est grande ;
 Aujourd'hui je vous la demande :
 Vous verrez se mouvoir les décorations
 Un peu souvent ; peut-être , à ces conditions ,
 Notre pièce à vos yeux trouvera-t-elle grâce.
 Elle a de grands défauts ; afin qu'on nous les passe
 Nous vous les avouons avec sincérité.
 Un grand fonds d'intérêt , beaucoup de vérité ,
 Et quelque originalité ,
 Sur ces défauts réels l'emporteront peut-être.
 C'est ce que votre goût va nous faire connaître.
 Ce tableau peut piquer la curiosité.

L'ANGLAIS.

Mais, Monsieur, avec votre pardon, vous faites un peu plus que beaucoup la critique de nos comédies... Et si vous ne les jugez point fort excellentes, pour quel motif en faites-vous imitation ?

L'ACTEUR.

Monsieur, c'est à l'auteur qu'il faudrait faire cette question, et non pas à moi... Au reste, il me semble facile de vous répondre. N'est-ce pas prouver de l'estime pour une comédie que de l'imiter, de la traduire, de la corriger peut-être ?...

L'ANGLAIS, *souriant.*

Corriger?... Ah! ah!.... c'est un peu fort. Nous avons pensé que vous étiez pour jouer une pièce de notre stage ou théâtre, comme elle est; mais vous l'aurez dépravée par la transformation en française comédie.

L'ACTEUR.

Eh! vraiment! ce que nous craignons, c'est qu'elle ne soit encore trop anglaise. Mais venez la voir ce soir, et vous en jugerez.

L'ANGLAIS.

Oui, oui, nous viendrons; ce sera pour nous curieux. Nous serons là, dans ce logement, sur le théâtre... Eh! avez-vous achevé votre prologue?

L'ACTEUR.

Non, vraiment. Vous m'avez interrompu.

L'ANGLAISE.

Eh bien!... s'il vous plaît le réciter jusqu'à la fin? je écoute.

L'ACTEUR.

Je le veux bien. Vous savez que c'est au public que je parle.

Pour cet œuvre étranger montrez de l'indulgence;

Nous craignons bien, à parler vrai,

Qu'on ne nous taxe d'imprudence;

Mais daignez accueillir ceci comme un essai,

Et sans tirer à conséquence.

C'est du nouveau qu'ici nous voulons vous offrir;

Nous en avons la peine , ayez-en le plaisir ,
 Et qu'un succès nous récompense.
 Nous ne décidons point entre les beaux esprits
 De l'un et de l'autre pays ;
 Que notre pièce , enfin , soit anglaise ou française ,
 Un seul point nous importe , et c'est qu'elle vous plaise ;
 Si vous l'applaudissez , tous nos vœux sont remplis .

L'ANGLAIS.

Allons , je souhaite pour vous grand applaudissement.

L'ANGLAISE.

Et moi , je promets applaudir pour échange de votre
 civilité. Farewell , sir.

L'ANGLAIS.

Adieu , monsieur le comédien.

L'ACTEUR.

Adieu , Monsieur et Madame. Je vous salue.

L'ANGLAISE.

Que nous ne causions point à vous dérangement...

L'ACTEUR.

Permettez... J'aurai l'honneur de vous accompagner.

(Ils sortent ensemble .)

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

M. STOCKWELL, riche négociant de Londres, membre du parlement.

BELCOUR, jeune créole, son fils.

Le capitaine **DUDLEY**.

L'enseigne **CHARLES DUDLEY**, fils du capitaine.

Miss **LOUISA DUDLEY**.

Le major **O'FLAHERTY**, Irlandais.

Miss **CHARLOTTE RUSPORT**.

STUKELY, commis de M. Stockwell.

JOHN, jeune noir, appartenant à Belcour.

FULMER, } tenant une petite boutique de librairie et
M^{me} FULMER, } des logemens garnis.

UN DOMESTIQUE de M. Stockwell.

Plusieurs **NOIRS** et **MATELOTS**, personnages muets.

La scène est à Londres.

LE
JEUNE CRÉOLE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène est chez M. Stockwell. Le théâtre représente le salon
d'un riche négociant.

SCÈNE PREMIÈRE.

STOCKWELL entre par un côté du théâtre ; il tient une lettre qu'il lit avec émotion ; il lève les yeux au ciel d'un air de regret et d'attendrissement ; STUKELY entre par le fond. Il vient pour parler à Stockwell ; il a des papiers à la main ; il s'arrête et l'observe quelques instans avant de parler.

STUKELY, à part.

Il paraît vivement ému !... Cette lettre lui apprendrait-elle quelque nouvelle fâcheuse ? Il a beaucoup de capitaux exposés sur mer , des fonds considérables chez l'étranger , et je lui sais des engagemens exigibles qui s'éle-

vent très-haut... Il faut que je lui parle... Monsieur Stockwell !... Monsieur !

STOCKWELL, sortant de sa rêverie, et avec distraction.

Ah ! Stukely !... c'est vous ?... Laissez-là vos papiers ; ne parlons plus d'affaires aujourd'hui ; mon cher ami , un objet du plus grand intérêt m'occupe en ce moment.

STUKELY.

J'ai cru m'en apercevoir.

STOCKWELL.

Depuis quinze ans que vous travaillez chez moi , Stukely , je vous ai moins traité comme un commis que comme un fils ; je connais vos bonnes qualités ; je crois à votre attachement...

STUKELY.

Vous n'en pouvez douter.

STOCKWELL.

J'ai une confiance à vous faire. Ecoutez-moi.

STUKELY.

J'écoute.

STOCKWELL.

Je viens d'être informé de l'arrivée de ce jeune créole que j'attends de la Jamaïque ; vous savez bien qui je veux dire ?

STUKELY.

Oui , Monsieur. Ce jeune homme est M. Belcour , qui a hérité des grands biens du vieux Belcour , riche propriétaire.

STOCKWELL.

Ne parlons pas si haut , mon ami. M. Belcour est en

ce moment à Londres ; je vais le voir dans la journée , peut-être dans une heure ; à cette idée , je suis dans une agitation !...

STUKELY.

Puis-je vous en demander la cause ?

STOCKWELL.

Vous n'en serez pas étonné, quand je vous aurai dit que ce jeune homme , que Belcour... est mon fils.

STUKELY.

Votre fils !...

STOCKWELL.

Oui , Stukely , mon fils unique ; j'étais jeune moi-même lorsque j'allai à la Jamaïque ; son grand-père , M. Belcour , avait une fille un peu plus âgée que moi ; j'eus alors , dois-je dire le bonheur ou le malheur , de l'aimer et de lui plaire ; comme mon défaut absolu de fortune m'ôtait toute espérance de l'épouser du consentement de son père , nous ne prîmes conseil que de notre tendresse ; nous fûmes mariés secrètement ; le jeune Belcour est le fruit de cette union.

STUKELY.

Sa naissance découvrit sans doute votre secret ?

STOCKWELL.

Non ; écoutez-moi jusqu'au bout. Peu de jours après notre mariage , le père de ma femme partit , et m'emmena avec lui en Angleterre ; pendant son absence , sa fille trouva moyen de cacher son état et la naissance de cet enfant ; afin de ne point s'en séparer , elle eut

l'adresse de le faire trouver exposé à sa porte comme un orphelin abandonné; elle parut le recueillir par bonté, par charité, et déclara qu'elle en voulait prendre soin. Quelque tems après, le père me laissant à Londres, retourna seul là-bas près de sa fille; elle sut saisir un moment favorable, un de ces momens qui décident de la destinée des gens heureux. L'enfant fut présenté par elle au vieillard, qui le trouva joli, qui l'aima, qui le reçut chez lui, et l'éleva enfin comme son propre fils.

STUKELY.

Et jamais vous n'avez révélé ce secret, ni au vieux Belcour, ni à votre fils ?

STOCKWELL.

Jamais.

STUKELY.

J'en suis surpris; un riche négociant tel que vous êtes, un membre du parlement d'Angleterre, pouvait assurément aspirer à être le gendre d'un colon sans lui faire d'offense; d'ailleurs la tendresse paternelle devait vous rendre ce mystère bien pénible.

STOCKWELL.

Vos remarques sont justes, et je n'aurais pas persisté à garder le silence pendant vingt-deux ans (oui, vingt-deux ans, c'est l'âge de mon fils), si je n'avais cru devoir observer religieusement les dernières volontés d'une épouse que j'adorais. La lettre que je lisais, ou plutôt que je relisais pour la centième fois, lorsque vous êtes

entré, est la dernière que j'aie reçue d'elle ; elle l'a écrite étant presque à l'article de la mort (épargnez-moi ce triste récit) ; elle m'y conjure, dans les termes les plus tendres et les plus pressans, de ne jamais révéler notre mariage, et de ne point appeler mon fils auprès de moi tant que son grand-père vivra.

STUKELY.

Mais quels purent être les motifs de votre épouse pour vous recommander cette conduite ?

STOCKWELL.

Elle en eut plusieurs. Ce fut d'abord peut-être mon propre intérêt : je dépendais encore entièrement du vieux Belcour quand sa fille mourut, et j'aurais perdu beaucoup s'il m'eût retiré sa protection ; ensuite, comme elle me l'a expliqué elle-même, elle ne voulut pas affliger son père ni l'irriter par cette révélation ; enfin, elle craignit de détruire le bonheur de l'enfant adopté par ce vieillard, auquel il avait inspiré la plus tendre affection, et dont il aurait peut-être éprouvé le ressentiment et la vengeance, s'il en eût été connu pour ce qu'il était. Moi-même, malgré les heureux changemens arrivés depuis dans ma fortune, j'ai toujours pensé que mon fils serait plus sûrement confié à la tendresse de son grand-père qu'à sa justice. Mon opinion n'a point été démentie par l'événement ; le vieux Belcour est mort en laissant au jeune homme toute sa fortune, et en lui enjoignant de prendre et de porter son nom.

STUKELY.

Ainsi vous n'avez plus de raison de vous condamner au silence ?

STOCKWELL.

Il est vrai ; mais avant de me déclarer publiquement son père , je serais bien aise de le connaître , de l'éprouver , de savoir au juste ce qu'il est ; je n'y puis réussir qu'en le laissant agir à son gré , qu'en le livrant à lui-même ; en un mot , je le jugerai mieux en gardant avec lui le simple rôle de correspondant , et en lui cachant que je suis son père. Voilà ce que j'avais à vous dire.

STUKELY.

Rien ne pouvait m'intéresser davantage. Je prends part du fond du cœur à la situation où vous allez vous trouver...

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOHN, jeune noir, habillé d'une petite livrée, suivi de plusieurs autres noirs, en matelots, portant des valises, des coffres, etc.

JOHN.

Bonjour la compagnie. Ici case à M. Stockwell ?

STOCKWELL.

C'est moi-même , mon enfant.

JOHN.

Ah ! bon ! moi pas tromper. Li maître à moi , M. Belcour ; moi nègre à li.

STOCKWELL.

Fort bien.

JOHN.

Moi faire porter tout bagage à maître ici , dans cette case ; patron de la chaloupe amener bientôt tous les animaux.

STOCKWELL.

Comment ! tous les animaux !... M. Belcour amène-t-il avec lui une ménagerie ?

JOHN.

Ménagerie !... moi pas savoir. Maître amener un , deux , trois , quatre singes verts ; un , deux , trois et puis encore trois perroquets gris , et deux grands chiens de Terre-Neuve que maître aimer beaucoup ; et voilà tout.

STOCKWELL.

Ah ! voilà tout !

JOHN.

Mon Dieu ! oui... Et puis aussi amener nègres... vous voir ici... pas davantage... Tous vouloir venir avec li... tous bien pleurer quand bon jeune maître partir...

STOCKWELL.

Ses nègres l'ont regretté ?

JOHN.

Moi mourir , si pas amener moi avec li dans vaisseau... moi plutôt venir à la nage...

STOCKWELL.

Il me paraît que vous lui êtes attaché.

JOHN.

Moi donner ma vie et mon sang pour li, quand il faut, tout de suite.

STOCKWELL.

Apparemment il est bon?... il vous traite avec douceur?

JOHN.

Oh ! oui... bien bon... toujours bon... Vous, bon aussi, moi bien voir... Li ressembler vous par visage... un peu...

STOCKWELL, à part.

Que dit-il?... (Haut.) Voilà qui est bien. Stukely, faites-moi le plaisir de leur enseigner où ils doivent mettre ce bagage. Qu'on les fasse rafraichir. Allez, enfans, suivez monsieur.

JOHN.

Allons, jeune maître à moi bien reçu dans cette case... Moi content... moi boire un coup volontiers pour sa santé et pour la vôtre.

(Ils sortent avec Stukely.)

SCÈNE III.

STOCKWELL seul.

J'ai du plaisir à voir que mon fils a un ami dévoué dans ce nègre ; l'attachement qu'il inspire à ses inférieurs est d'un heureux présage pour son caractère.

SCÈNE IV.

STOCKWELL, un DOMESTIQUE de la maison.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un billet de la part de M. Belcour.

STOCKWELL.

De M. Belcour ! Donne.

LE DOMESTIQUE.

Son commissionnaire dit qu'il va venir lui-même dans l'instant.

STOCKWELL, à part.

Dans l'instant !... (Haut.) On a suivi les ordres que j'ai donnés ? tout est prêt au grand appartement ? et nous aurons un bon dîner ?

LE DOMESTIQUE.

Tout est prêt, et le cuisinier dit qu'il n'aurait pas pu mieux faire, quand ce serait pour votre propre fils.

STOCKWELL, à part.

Pour mon fils... ! (Haut.) Laissez-moi.

(Le Domestique sort.)

SCÈNE V.

STOCKWELL seul.

Voyons ce qu'il m'écrit. (Haut.) « Monsieur, je vous écris sortant des mains du coiffeur ; aussitôt que j'au-

» rai passé un habit décent, j'aurai l'honneur de vous
» rendre mes devoirs.

» Votre affectionné BELCOUR. »

Il écrit sans façon ; il est loin d'imaginer que cette lettre s'adresse à son père ; à son père ! comme ce mot fait palpiter mon cœur !... Il va venir !... je vais voir mon fils pour la première fois de ma vie !... Où trouverai-je assez de fermeté pour cacher ce que je vais sentir ?... S'il faut qu'il ressemble à sa pauvre mère, je suis perdu, je me trahirai... Mais, non, suivons mon projet... Eprouvons-le d'abord, et qu'il ne soupçonne pas même...

SCÈNE VI.

STOCKWELL, le DOMESTIQUE de la maison.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Belcour.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

STOCKWELL, à part, en le voyant entrer.

Le voilà !... Il est bien !... il est fort bien !...

BELCOUR.

C'est M. Stockwell que j'ai l'honneur de saluer ?

STOCKWELL.

C'est moi-même.

BELCOUR.

Bonjour, mon cher correspondant. Permettez-vous que je vous embrasse ?

STOCKWELL.

Très-volontiers.

(Ils s'embrassent.)

BELCOUR.

Qu'avez-vous?.. vous me paraissez bien ému!...

STOCKWELL.

Oui... cela se peut... votre vue me rappelle... quelqu'un...

BELCOUR.

Qui? un fils peut-être? Avez-vous un fils de mon âge? Mais non; vous n'êtes pas marié, je crois?...

STOCKWELL.

Non. Je suis, quant à présent, sans famille.

BELCOUR.

C'est un bonheur pour moi de faire connaissance de plus près avec vous, mon cher correspondant. Vos lettres vous ont déjà acquis mon estime, et m'ont disposé à vous aimer.

STOCKWELL.

Tant mieux. Je suis content, fort content de vous voir, et je puis vous dire aussi que nos relations par écrit m'ont donné de vous une opinion avantageuse. *(A part.)* Tout l'extérieur est tel que je le souhaite; bonne nature, fais que son ame y réponde, et je suis un heureux père!

BELCOUR.

Qu'avez-vous?... quelque affaire vous occupe?... je suis arrivé mal à propos peut-être?...

III.

3

STOCKWELL.

Au contraire.... ; je vous attendais, et je suis tout entier au plaisir que me cause votre arrivée.

BELCOUR.

Et celui que me fait cette entrevue me dédommage de tous les périls que j'ai courus pour arriver jusqu'à vous.

STOCKWELL.

Vous m'effrayez!..... quels périls? Je n'aurais pas pensé que dans cette saison votre traversée dût être dangereuse et pénible.

BELCOUR.

Aussi ne l'a-t-elle pas été; c'est depuis que je suis descendu à terre que j'ai eu à combattre le plus de difficultés; c'est dans mon voyage du port jusqu'ici que j'ai éprouvé le plus de traverses.

STOCKWELL.

Comment cela?... le tems ne vous a pas contrarié!... Il fait un beau jour d'été!

BELCOUR.

Vous appelez cela un beau jour d'été? le mois de juillet de ce pays-ci ne vaut pas le mois de janvier de mon pays... Je mourrais de froid, si je ne m'étais échauffé à courir... Mais, d'un autre côté, j'ai rencontré tant d'obstacles!...

STOCKWELL.

Expliquez-vous; quels obstacles?

BELCOUR.

Innombrables. Quel fracas dans votre ville!... quels

amas de marchandises sur vos quais!... quelle foule d'hommes dans vos rues! à moins de marcher avec de l'artillerie en avant, aucun des travaux d'Hercule n'est aussi difficile que celui de s'ouvrir un passage à travers tout ce tumulte.

STOCKWELL.

Je suis fâché que vous ayez eu tant de peine; cependant...

BELCOUR.

Il faut que j'avoue qu'il y a un peu de ma faute. Accoutumé comme je le suis à commander à des esclaves, je ne suis pas très-patient... Entre autres mésaventures, voici ce qui m'est arrivé. J'avais pris d'abord une voiture de place, et j'avais ordonné au cocher d'aller à toutes jambes...; il s'est trouvé arrêté par un chariot rempli de pierres, qui aurait pu se ranger aisément et rendre la rue libre. Le conducteur s'obstinait à rester en place... Je me suis fâché; et, mettant la tête à la portière, je l'ai appelé coquin... « Vous avez raison, m'a-t-il dit, je suis un coquin, et vous un honnête homme, car vous êtes en carrosse, et je suis à pied. — Fort bien, mon ami, lui ai-je répondu; vous venez de me donner une fort bonne leçon, et que je dois payer. » Je lui ai offert une guinée qu'il a prise, et je l'ai aidé moi-même à ranger son chariot. Mon action a été fort applaudie d'une foule de regardans...

STOCKWELL.

Si je m'étais trouvé là, j'aurais joint mes applaudissemens aux leurs.

BELCOUR.

Il y en a eu un pourtant de mauvaise humeur, ou qui n'avait pas bien vu l'affaire ; il m'a insulté, m'a mis en colère, et je l'ai rossé d'importance, non pas sans recevoir quelques coups qui ont endommagé ma toilette et qui m'ont obligé d'en faire une autre pour me présenter devant vous. Mais j'ai encore eu l'avantage dans ce combat ; et, comme j'ai renversé mon homme, les rieurs se sont mis de mon côté, sur-tout lorsqu'après l'avoir relevé je lui ai donné de quoi boire largement à ma santé, et cela pour lui prouver que je n'avais point de rancune. Ensuite, j'ai continué ma route à pied, pour aller plus vite.

STOCKWELL.

Fort bien. J'ai envie de vous faire des excuses pour la brutalité de notre peuple...

BELCOUR.

Vous pouvez vous en dispenser ; si je n'étais qu'un simple voyageur, je pourrais désirer de trouver ici des manières plus polies ; mais je ne hais pas cette âpreté énergique, cette rudesse mâle de mes compatriotes anglais ; ils jouissent avec un peu d'excès de leur liberté, mais ils la conservent, et je participe avec eux à ses avantages ; cela vaut bien que l'on passe sur quelques désagrémens. N'est-ce pas, monsieur Stockwell ?

STOCKWELL.

Vous avez parfaitement raison. (A part.) Oh ! que

j'aurais de plaisir à me jeter à son cou, et à lui dire :
Je suis ton père!...

BELCOUR.

Oh! çà, mon cher correspondant, me voilà pour la première fois de ma vie en Angleterre, à la source de tous les plaisirs, de toutes les jouissances. Mon heureuse étoile m'a donné un immense revenu, et j'ai dans mon naturel de grandes dispositions à le dépenser.

STOCKWELL.

Vous voulez dire sans doute à en faire usage, mais non pas à le dissiper.

BELCOUR.

A le dissiper?... non pas précisément; mais à ne pas le ménager. Du reste, j'espère que je n'en ferai pas un mauvais emploi; j'aurai toujours en réserve la part que le riche doit faire à l'infortune; monsieur Stockwell, je suis moi-même un enfant du malheur, vous le savez...

STOCKWELL.

Vous, monsieur Belcour?

BELCOUR.

Sans doute; j'ignore quel est mon père, et je n'ai nul espoir de le connaître jamais...

STOCKWELL.

Pourquoi?... Qui sait...

BELCOUR.

Quelle apparence?... Je dois à la bonté, à la charité du vénérable M. Belcour la richesse dont je jouis; je ne garderai pas pour moi seul ce bienfait; mais,

Monsieur, mes passions, qui n'ont jamais été réprimées, ont sur moi un fatal empire ; elles me mènent où elles veulent ; et bien souvent elles ne me permettent que des vœux stériles pour le bien que je devrais faire, ou des regrets tardifs pour le mal que j'ai fait.

STOCKWELL.

Voilà au moins de la franchise ; celui qui s'accuse lui-même si sévèrement doit parvenir à se corriger.

BELCOUR.

Me corriger ? je l'ai essayé quelquefois, mais c'est un travail dont je suis las ; je désirerais bien que quelqu'un voulût l'entreprendre... je me mettrais entre ses mains... Vous, par exemple, monsieur Stockwell ?

STOCKWELL.

Moi !... vous croyez ?...

BELCOUR.

Mais vous n'avez pas le loisir de prendre les fonctions de mon mentor.

STOCKWELL.

Pourquoi ?

BELCOUR.

Vous faites un commerce dans les quatre parties du monde, et cela est plus important pour vous que de conduire un jeune étourdi.

STOCKWELL.

Si vous me croyez capable de vous donner de bons conseils, je suis à vos ordres.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

STOCKWELL, le voyant entrer.

Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre de miss Charlotte Rusport ; son commissionnaire attend une réponse.

STOCKWELL, à Belcour.

Vous permettez ?... (Il ouvre la lettre et la lit. Au domestique.) Je n'ai pas le tems de répondre par écrit ; allez vous-même, Tom, chez miss Charlotte ; présentez-lui mes excuses ; dites-lui que ce qu'elle désire sera fait dans la journée , et que j'aurai l'honneur de la voir. Allez-y sur-le-champ.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

SCÈNE IX.

STOCKWELL, BELCOUR.

STOCKWELL.

Revenons à vous, monsieur Belcour. L'essentiel en ce pays-ci, et par tout le monde, je crois, l'essentiel à votre âge est de bien choisir ses liaisons. Voulez-vous vous en rapporter à moi sur ce point ?

BELCOUR.

Vos amis deviendront les miens.

STOCKWELL.

Eh bien ! j'aurais envie , pour commencer , de vous présenter chez la personne même dont je viens de recevoir une lettre ; elle est jeune , aimable ; elle sera fort riche ; elle est fille d'un homme qui est mort lord-maire de la ville de Londres. Elle demeure ici près avec sa belle-mère , dont elle n'a pas , dit-on , fort sujet de se louer. Vous ne serez pas fâché de la connaître ; et qui sait ?...

BELCOUR.

Eh ! quoi ? monsieur Stockwell , pensez-vous déjà à me marier ?

STOCKWELL.

Pourquoi non ? Ce serait peut-être le meilleur moyen de vous rendre sage.

BELCOUR.

Non , non ; il faut commencer par être sage , et je me marierai ensuite. Or , mes leçons de sagesse , c'est de vous que je veux les prendre.

STOCKWELL.

Vous consentez donc à devenir mon pupille ?

BELCOUR.

De tout mon cœur ; et je vous conjure d'entrer dans vos fonctions de tuteur à l'instant même.

STOCKWELL.

Soit.

BELCOUR.

Comptez sur ma docilité.

ACTE I, SCÈNE IX.

41

STOCKWELL.

Comptez sur ma tendresse , mon cher... pupille.
Venez ; je vais vous établir dans votre appartement.

BELCOUR.

Je vous suis. Que de bontés !... Je vois que nous
nous entendrons à merveille.

STOCKWELL.

C'est tout ce que je désire. (A part.) Allons, voilà un
beau jour pour moi.

BELCOUR.

Allons , mon cher tuteur.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène est chez Fulmer. Le théâtre représente une salle assez mesquinement meublée et de peu d'apparence. Quand la porte du fond s'ouvre, on aperçoit l'intérieur d'une boutique de libraire. Sur un des côtés du théâtre, il y a une porte qui conduit aux chambres d'en haut.

SCÈNE PREMIÈRE.

MISS CHARLOTTE RUSPORT, le major
O'FLAHERTY, FULMER.

CHARLOTTE, tenant une lettre à la main.

CHEZ M. Fulmer, libraire, dans Piccadilly; c'est l'adresse qu'elle me donne dans sa lettre.

FULMER.

C'est ici, Milady; c'est moi-même, prêt à recevoir vos ordres.

CHARLOTTE.

Cette chère Louisa ! que j'aurai de plaisir à la revoir... ! Elle n'est arrivée que d'hier à Londres ?

FULMER.

Hier seulement ; son père, le capitaine Dudley, est

avec elle ; ils m'ont fait l'honneur de prendre un appartement chez moi.

CHARLOTTE.

Son frère n'est-il pas aussi du voyage ?

FULMER.

Oui, Milady ; son frère, un jeune enseigne qui a obtenu un congé de quinze jours de son régiment, à ce que j'ai ouï dire.

CHARLOTTE.

Je voudrais savoir s'ils sont à la maison ; je vais monter.

FULMER.

Que Milady ne s'en donne pas la peine. Si elle veut bien s'asseoir ici un moment, j'irai voir si mes locataires sont chez eux, et je viendrai l'en informer.

CHARLOTTE.

Vous me ferez plaisir. Allez ; vous pouvez dire à miss Louisa que c'est Charlotte Rusport qui vient pour l'embrasser.

FULMER.

Je n'y manquerai pas.

(Il sort par la porte de côté.)

O'FLAHERTY.

Voilà un honnête libraire qui paraît bien serviable. C'est dommage que son magasin de livres soit si dégarni, et que sa maison ait l'air si misérable.

SCÈNE II.

MISS CHARLOTTE, le major O'FLAHERTY.

CHARLOTTE.

C'est très-aimable à vous, major O'Flaherty, d'avoir bien voulu m'accompagner jusqu'ici.

O'FLAHERTY.

J'ai toutes sortes de motifs de m'empressez à faire ce qui peut vous être agréable, miss Charlotte; mais de plus, je viens ici pour m'acquitter d'une commission dont la respectable lady Rusport, votre belle-mère, m'a fait l'honneur de me charger.

CHARLOTTE.

Je ne vous demande pas quel est l'objet de cette commission.

O'FLAHERTY.

Il me serait impossible de vous le dire; mais je dois l'exécuter avec toute la ponctualité dont je suis capable, et que milady, votre belle-mère, a droit d'attendre de son très-humble serviteur.

CHARLOTTE.

Je crois que vous ne perdrez pas vos soins et vos assiduités auprès d'elle, Major; je ne suis pas bien fine; mais je crois pénétrer vos intentions.

O'FLAHERTY.

Je ne cache pas mes intentions, Miss; je ne les cache pas du tout; il n'y a pas le moindre mal dans mes

projets : pourquoi un brave militaire , maltraité par la fortune , ne chercherait-il pas à faire une fin avantageuse pour lui , en épousant une veuve honorable et riche ?

CHARLOTTE.

C'est cela même. Allons ; je vois bien que vous aurez le bonheur d'être le troisième mari de milady Rusport. Vous serez presque mon beau-père ; j'en serai enchantée , je vous assure.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FULMER.

FULMER.

Ils sont tous sortis. Ma femme dit que miss Louisa Dudley n'est pas allée loin , et qu'elle ne doit pas tarder à rentrer. Pour le capitaine et son fils , elle croit qu'ils seront plus long-tems dehors , parce qu'ils lui ont dit en sortant qu'ils avaient beaucoup d'affaires. C'est tout simple , au moment où l'on arrive !

CHARLOTTE.

Eh bien ! j'ai envie d'attendre miss Louisa. Je vais monter chez elle ; j'y trouverai sûrement quelque livre.

FULMER.

Très-sûrement , et de plus tout mon magasin est au service de Milady. Si elle voulait jeter les yeux sur le catalogue d'abonnement ?

CHARLOTTE.

Cela est inutile. Major, que je ne vous retienne pas; vous pouvez avoir affaire. Je vous remercie de votre complaisance...

O'FLAHERTY.

Disposez de moi, Miss; mais, en effet, je songe que j'ai une visite de devoir indispensable à rendre ici près. Je reviendrai dans une heure voir si le capitaine sera rentré. (A Fulmer.) Adieu, mon cher bon ami. (A miss Charlotte.) Miss Charlotte, je vous présente mes très-humbles hommages.

CHARLOTTE.

Adieu, Major.

FULMER.

Je vais conduire Milady.

SCÈNE IV.

FULMER, M^{me} FULMER.

M^{me} FULMER.

Monsieur Fulmer, il faut que je vous parle sur-le-champ.

FULMER.

C'est bon, c'est bon, ma femme. Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE V.

M^{me} FULMER seule.

C'est bon, c'est bon, ma femme!... Il ne s'inquiète de

rien ! il me laisse toute la peine , tout l'embarras !... En vérité , je n'ose rester là , dans ce magasin !... il me semble , à tout moment , voir entrer des créanciers ou des recors !... Il faut pourtant que cela finisse !...

SCÈNE VI.

M^{me} FULMER, FULMER.

FULMER , rentrant avant que sa femme ait achevé le monologue précédent.

Eh bien ! voyons !... que veux-tu que j'y fasse ?... Ma chère amie , devriez-vous m'importuner de ces détails de ménage ?... Que diable ! arrange-toi... tu as de l'esprit : à quoi te sert-il ?...

M^{me} FULMER.

De l'esprit !... Eh ! c'est de l'argent qu'il me faudrait ; je n'ai pas dix schellings à la maison.

FULMER.

Est-il possible !... O Fortune ! déesse quinquaise ! je te guetterai si bien , que je te saisirai enfin dans un moment de bonne humeur.

M^{me} FULMER.

Dépêche-toi donc ; car il n'y a pas un instant à perdre.

FULMER.

Eh ! ma pauvre enfant , que veux-tu ?... Il y a deux manières de gagner sa vie , l'une qui est honnête , et l'autre qui ne l'est pas : j'ai essayé de toutes les deux ,

et n'en suis pas plus avancé... Mais laisse-moi faire ; mon génie n'est point épuisé...

M^{me} FULMER.

Ma foi, ton génie me réduit assez souvent à un ordinaire assez frugal...

FULMER.

Oui, j'en conviens ; il y a comme cela des tems d'adversité dans la vie ; cela ne durera pas ; cela ne peut pas durer : tôt ou tard le mérite perce...

M^{me} FULMER.

Oh ! le mérite est peu de chose dans ce pays-ci ; il faut de l'intrigue et des protections.

FULMER.

Eh bien ! je ne suis pas un sot ; j'intriguerai ; tu es jeune et jolie ; tu te feras des protecteurs ; il ne faut pas se désespérer.

M^{me} FULMER.

Eh ! sur quoi pourrais-je fonder quelques espérances ?

FULMER.

Oh ! que diable !... Vous m'attristez aujourd'hui, madame Fulmer... Au lieu de me noircir l'imagination par de lugubres plaintes, rappelle-moi plutôt l'heureux tems que nous avons passé ensemble... Il y a trois ans, je revenais d'Espagne avec un jeune baronnet dont j'étais le secrétaire...

M^{me} FULMER.

Secrétaire !...

FULMER.

Si je n'écrivais pas ses lettres, je les portais; j'avais sa confiance entière; j'étais une manière d'homme d'affaires, d'intendant... C'était une fort jolie place!... Nous comptions voir la France, et nous allions passer les Pyrénées, lorsque, dans une plaine de la Biscaye, nous rencontrâmes une troupe de bohémiens... La curiosité nous fit descendre de voiture pour les considérer de plus près.... Ce fut alors que je te vis, ma chère Margarita; tu étais la plus jolie petite bohémienne!...

M^{me} FULMER.

Ma foi, mon cher ami, tu fis là une assez pauvre rencontre, et je n'en fis pas une meilleure.

FULMER.

Le tendre amour me tourna aussitôt la cervelle... Votre troupe alla coucher dans la grange d'une auberge où nous nous arrêtâmes; et dans la nuit même je t'enlevai... J'étais si fort occupé de ma passion nouvelle, que je ne songeai pas à rendre à mon compagnon de voyage sa bourse, qu'il m'avait confiée; j'échangeai même, par distraction, mon porte-manteau contre sa malle... Nous fîmes quelque tems figure aux dépens du baronnet, et tu peux te souvenir que nous menions une vie assez agréable; mais l'argent vint à manquer... Nous fîmes alors ressource de nos talens... Tu disais la bonne aventure, et je montrais les marionnettes... Nous arri-

III.

4

vâmes ainsi à Cadix, où je m'embarquai avec toi... Quand nous fûmes de retour en Angleterre, dans mon pays natal, je voulus prendre un vol plus haut; nous nous établîmes comédiens ambulans; nous courûmes quelques provinces en jouant des pièces que j'arrangeais, et où nous remplissions chacun cinq à six rôles différens, bien entendu qu'il ne paraissait jamais plus de deux personnages à-la-fois... Malheureusement, je me suis lassé de cette vie errante et vagabonde; j'ai voulu venir à Londres, et je ne sais quel démon m'a inspiré de me faire libraire. Il y a trop de livres et trop peu de lecteurs. Les journalistes se tirent encore d'affaire avec l'esprit de parti, la petite guerre et les injures.

M^{me} FULMER.

Il faudra renoncer à notre établissement littéraire; et chercher des moyens d'existence un peu plus certains... Si nous pouvions trouver, chacun de notre côté, à nous placer!...

FULMER.

Eh! si je rencontrais, par bonheur, un maître aussi aimable, aussi confiant que mon jeune baronnet!...

M^{me} FULMER.

On m'a parlé, ces jours derniers, d'une place de femme de charge dans une très-grande maison; mais il fallait fournir des répondans: on demandait même la preuve écrite de mon mariage avec toi; et tu sais qu'il me serait difficile de la produire.

FULMER.

C'est une petite formalité que nous avons négligée jusqu'à présent.

M^{me} FULMER.

Nous devrions, quelque jour, nous mettre en règle à cet égard; j'ai dans l'idée que cela nous porterait bonheur.

FULMER.

Au contraire; je craindrais que cela ne me portât malheur, à moi...

M^{me} FULMER.

Que veux-tu dire?

FULMER.

Oh! tu m'entends de reste, mon enfant; crois-moi, restons comme nous sommes; vivrions-nous en aussi bonne intelligence depuis trois ans, si nous étions mari et femme?... Non, assurément; entière liberté; l'amour seul, le tendre amour...

M^{me} FULMER.

C'est dommage que le tendre amour ne donne point à souper... Mais il me semble voir entrer quelqu'un dans le magasin... Je suis sûr qu'on vient me demander le paiement de cet effet de trente guinées...

FULMER.

Il n'est échu que d'aujourd'hui... Ces gens-là sont donc bien pressés!... Tu les laisseras demander!... Sommes-nous les seuls honnêtes gens qui ne paient pas

leurs dettes?... Je crois que j'aperçois le capitaine Dudley qui rentre.

M^{me} FULMER.

Ecoute. Ne pourrions-nous pas mettre ces honnêtes gens , nos locataires , dans nos intérêts ? Je ne les crois pas riches , quoiqu'ils nous aient payé leur loyer d'avance ; mais je gagerais qu'ils tiennent à quelque grande famille.

FULMER.

Cela se peut ; ils ont l'air de fort braves gens , et ils connaissent des personnes très comme il faut , à ce qu'il paraît.

M^{me} FULMER.

Miss Louisa Dudley est belle comme un ange ; elle fera quelque jour un grand mariage ; son père est un ancien militaire , un homme respectable...

FULMER.

Et tu vois qu'il n'en est pas plus à son aise ; quand je te dis que la fortune se plaît à persécuter le mérite...

M^{me} FULMER.

Le voici qui vient. Parle-lui ; et moi , je vais trouver ce créancier , et lui donner de mauvaises raisons , faute de bon argent.

FULMER.

Cela revient au même. Va donc.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, FULMER.

FULMER.

Capitaine , votre humble serviteur.

LE CAPITAINE.

Je vous salue , monsieur Fulmer.

FULMER.

Monsieur le capitaine est-il satisfait de la maison ?

LE CAPITAINE.

Oui , mon cher hôte ; très-satisfait.

FULMER.

Nos appartemens ne sont pas aussi grands , aussi beaux que nous le voudrions ; mais on est chez d'honnêtes gens.

LE CAPITAINE.

Je le crois.

FULMER.

Monsieur le capitaine se propose-t-il de rester long-tems dans ce pays-ci ?

LE CAPITAINE.

Ma foi , mon cher , cela dépendra du succès d'une affaire que j'ai bien de la peine à arranger. Je sollicite ici un échange de ma demi-paie contre une compagnie en pied qui est près de s'embarquer pour Sénégal , sur la côte d'Afrique ; c'est une mince faveur ; croiriez-vous qu'on me fait éprouver mille difficultés ?

FULMER.

Eh ! oui ; voilà comme cela va ; des intrigans se glissent partout , enlèvent tout ; et des hommes de mérite comme vous et moi sont mis à l'écart ; aussi !...

LE CAPITAINE.

Dans le cas où j'obtiendrais cet échange , j'aurais besoin d'un peu d'argent pour m'équiper et pour faire le voyage ; j'offre alors d'engager ma paie , et j'en trouve pas un sou ! Toutes les bourses me sont fermées.

FULMER.

Quand je vous ouvrirais la mienne , vous n'y trouveriez pas grand'chose , en vérité.

M^{me} FULMER , appelant en dedans.

Monsieur Fulmer !...

FULMER.

C'est ma femme qui m'appelle !... (A part.) Je ne sais trop si je dois y aller !... La lettre de change me fait peur !...

M^{me} FULMER , appelant plus fort.

Monsieur Fulmer !...

FULMER.

Allons ; j'y vais. (A part.) Il faut faire tête à l'orage comme nous pourrons... (Au Capitaine.) Il y a là haut une jeune personne qui est venue voir miss Louisa.

LE CAPITAINE.

Une jeune personne , dites-vous ? C'est miss Charlotte Rusport ?

FULMER.

C'est elle-même.

LE CAPITAINE.

Elle est bien bonne, bien obligeante, de nous prévenir ainsi... Je vais... Mais j'aperçois mon fils... Il faut que je sache de lui...

FULMER.

Capitaine, avant de nous quitter, un mot. Si j'avais une aussi jolie fille que la vôtre, je voudrais, dans un mois au plus tard, être colonel, tout au moins. Vous m'entendez?... Adieu.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que, cela signifie? Je veux bien ne pas le comprendre; sans cela, morbleu!... Parce que je lui ai dit l'embarras où je suis, il se rend familier.

SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE, CHARLES DUDLEY.

LE CAPITAINE.

Charles, j'apprends à l'instant que miss Rusport est là haut. Elle est venue pour voir votre sœur.

CHARLES.

Et ma sœur est sortie précisément pour aller chez elle. N'allons-nous pas la recevoir, mon père?

LE CAPITAINE.

Je conçois votre impatience. Mais un mot d'abord. Avez-vous vu votre tante, lady Rusport?

CHARLES.

Où. Mais quel accueil m'a-t-elle fait !... Quelle dureté ! quelle froideur ! Désapprouvant le parti que vous prenez , comme si elle songeait à vous en offrir un meilleur ; blâmant notre arrivée à Londres...

LE CAPITAINE.

Je le crois. Elle craint de nous voir. Notre présence est pour elle un reproche.

CHARLES.

Je m'en suis aperçu. D'où lui vient , en effet, sa première fortune ? de ce que ma mère , sa sœur , a été déshéritée par son père pour vous avoir épousé sans l'aveu de ses parens. Ma chère tante n'a fait nulle difficulté de s'enrichir des dépouilles de sa sœur ; elle a encore osé , devant moi , faire un crime à la mémoire de ma mère de ce qu'elle appelle sa mésalliance ; elle a , dit-elle , hérité de tout le juste ressentiment de mon grand-père ; elle veut dire de tout son bien.

LE CAPITAINE.

Je suis fâché de vous avoir fait faire cette démarche auprès d'elle. Nous n'en devons rien attendre.

CHARLES.

J'ai vu d'autres personnes qu'on m'avait indiquées , et qui devaient vous faire prêter de l'argent sur votre paie...

LE CAPITAINE.

Eh bien ?

CHARLES.

On s'est dédit; on allègue l'insalubrité du climat. O ciel ! faut-il que mon père aille ~~ex~~poser ses jours dans cette fatale contrée?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LOUISA.

(Louisa entre avec précipitation, effrayée, et regardant derrière elle.)

CHARLES.

Qu'est-ce, ma sœur ?

LE CAPITAINE.

Qu'avez-vous, Louisa ? Vous paraissez bien émue, ma chère fille ?

LOUISA.

Je le suis, en effet. En revenant de chez miss Rusport, j'ai rencontré un jeune homme qui m'a obsédée d'une manière extraordinaire.

CHARLES.

Cela est indigne ; j'espère qu'il ne vous a pas insultée ?

LOUISA.

Non ; mais il m'a été très-impertin, en voulant me parler malgré moi, et en essayant plusieurs fois de lever mon chapeau. Il m'a suivie jusqu'au détour de la rue, et là je lui ai échappé !... J'en suis encore toute tremblante !...

LE CAPITAINE.

Il ne faut plus sortir, ma chère fille, sans votre frère

ou sans moi ; c'est une gêne , sans doute ; mais notre situation nous en commande bien d'autres. N'importe , mes chers enfans , soyez toujours ce que vous êtes ; je pourrai supporter et braver le malheur , tant que je trouverai en vous ma joie , mon orgueil et ma consolation. Allons , Louisa , rentrons ; et venez vous remettre avec nous du trouble que vous avez éprouvé.

CHARLES.

Miss Charlotte est ici.

LOUISA.

Charlotte?... Ah! je cours la voir, l'embrasser. Sa vue achevera de me remettre et de me calmer.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

BELCOUR seul, après avoir regardé par la porte ouverte, entre.

Personne?... pas une ame?... Voilà une singulière maison!... L'adroite et jolie fugitive m'a bien donné le change... Dans cette maudite ville de Londres, toutes les boutiques se ressemblent... Je crois pourtant être sûr que c'est dans celle-ci qu'elle est entrée... Qu'elle est charmante!... Quel air modeste!... réservé!... un peu trop fier, cependant... Non; je n'ai vu de ma vie une personne aussi intéressante... Auprès d'elle toutes les autres femmes doivent paraître laides... Je ne veux plus regarder qu'elle seule; je ne veux plus penser qu'à

elle... Je la trouverai... Elle ne peut rester long-tems cachée.. Sa beauté extraordinaire suffit pour la faire découvrir... Te voilà pris , pauvre Belcour !... En vérité , je suis fou!... Que dois-je faire ?... Abandonnerai - je la poursuite de cette belle inconnue?... Non , assurément ; il faut que je la trouve... Ah ! une femme !... Est-ce elle ?... Oh ! non ; celle-ci n'est pas trop mal ; mais quelle différence !...

SCÈNE XI.

BELCOUR, M^{me} FULMER.M^{me} FULMER.

Monsieur , votre servante.

BELCOUR.

Bonjour , Madame.

M^{me} FULMER.

Monsieur , qu'y a - t-il pour votre service ? Voulez-vous parler à M. Fulmer ?

BELCOUR.

M. Fulmer?... Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

M^{me} FULMER.

Venez-vous pour louer quelque livre ? Voulez-vous lire un nouveau roman ?

BELCOUR.

Non ; mais je crois que je vais en commencer un.

M^{me} FULMER.

Vous, Monsieur? vous n'êtes pas un auteur, ce me semble? A votre bonne mine, soit dit sans flatterie, je ne vous soupçonne pas de faire un si méchant métier... C'est peut-être le capitaine que vous venez voir?...

BELCOUR.

Où la femme du capitaine. (A part.) Se pourrait-il qu'elle fût sa femme?... Elle est si jeune!...

M^{me} FULMER.

Le capitaine n'est pas marié, Monsieur.

BELCOUR.

Ah! tant mieux. Mais, dites-moi, n'y a-t-il pas une dame dans la maison? une dame qui vient de rentrer dans l'instant? C'est elle à qui j'aurais grande envie de parler.

M^{me} FULMER.

Qui est-elle, cette dame? Quel est son nom?

BELCOUR.

Je n'en sais rien.

M^{me} FULMER.

Pourriez-vous me la dépeindre?

BELCOUR.

Oh! c'est ce qui n'est pas facile. Rassemblez tous les charmes imaginables, toutes les grâces, une taille élégante, une figure... céleste.

M^{me} FULMER.

Pour le coup, Monsieur, je crois que vous la flattez.

BELCOUR.

Au contraire ; et je n'exprime pas la moitié de ce qu'elle me fait sentir...

M^{me} FULMER.

Cela est trop obligeant, en vérité ; car c'est de moi que vous parlez...

BELCOUR.

De vous ?

M^{me} FULMER.

Je suis la seule femme que vous ayez aperçue dans la maison ; j'étais dans le magasin quand vous venez d'y passer en courant.

BELCOUR.

Vous!... vous êtes fort bien, assurément; mais ce n'est pas vous, ma parole d'honneur.

M^{me} FULMER, à part.

Voilà un singulier original !

BELCOUR.

C'est une jeune dame que j'ai suivie, à qui j'ai parlé dans la rue ; mais qui, tout-à-coup, d'une marche légère, pleine de grâce, m'a échappé, comme un sylphe, et est entrée, je crois, dans cette maison... Mais j'ai pu me tromper ; ainsi je vous fais bien des excuses, et je vais poursuivre ailleurs mes recherches... Adieu, Madame.

(Il va pour sortir.)

M^{me} FULMER.

Eh ! mais... Ne serait-ce pas miss Louisa?... Oui ;

il me semble qu'elle est rentrée il n'y a qu'un moment...
C'est elle-même.

BELCOUR , revenant.

Miss Louisa , dites-vous ?

M^{me} FULMER.

Ecoutez donc , Monsieur : aux renseignemens que vous me donnez , je crois savoir de qui vous voulez parler. Cette jeune dame demeure en effet dans cette maison ; elle tient de moi un appartement.

BELCOUR.

Est-il vrai ?... Ah ! faites que je lui parle seulement , et comptez sur ma reconnaissance.

M^{me} FULMER.

Sur votre reconnaissance ?... (A part.) Eh ! mais , la rencontre pourrait devenir heureuse pour nous.

BELCOUR.

Qu'est-ce que vous dites ?

M^{me} FULMER.

Je dis qu'il faudrait d'abord savoir quels sont vos projets.

BELCOUR.

Mes projets sont ceux d'un homme vivement épris , d'un homme qui mettrait tout son bonheur à être aimé d'une si belle personne.

M^{me} FULMER.

Ce sont de grands mots. Mais je voudrais d'autres

preuves de la pureté de vos intentions, des preuves réelles de la générosité de vos sentimens...

BELCOUR.

Cette preuve-ci vous paraît-elle bonne ; qu'en dites-vous ?...

(Il lui donne sa bourse.)

M^{me} FULMER, avec joie.

Excellente ! (Elle se reprend.) Vous ne m'avez pas entendue... je ne voulais pas dire... mais vous paraissez si honnête !... Enfin , je veux vous servir.

BELCOUR.

Eh bien !... la verrai-je ?... Voulez-vous me conduire, me présenter à elle ?...

M^{me} FULMER.

Oh ! doucement, cela ne peut pas aller si vite ; on verra ce qu'on pourra faire pour vous... Il faut convenir qu'il y a de singuliers hasards dans la vie ! Qui sait si le Ciel ne vous amène pas tout exprès pour rendre heureuse ma jeune amie !...

BELCOUR.

Très-heureuse , soyez-en sûre.

M^{me} FULMER.

Miss Louisa est à marier... Vous aussi , je suppose ?...

BELCOUR.

Sans doute.

M^{me} FULMER.

A la bonne heure ; car vous sentez bien que , sans cela , je me ferais scrupule.... La jeune personne est fort réservée, fort timide...

BELCOUR.

Encore une fois, quand la verrai-je?...

M^{me} FULMER.

Aussitôt que cela sera possible... Il me faut lui parler d'abord, amener cela de loin, avec précaution... Donnez-moi votre nom, votre adresse; je vous ferai part...

BELCOUR.

Mon nom?... je n'ai qu'un nom, qui n'est pas le mien, un nom qu'on m'a donné par charité... Mon adresse?... je ne demeure pas chez moi... je n'ai pas encore de demeure fixe... j'arrive à peine; je ne suis à Londres que d'aujourd'hui...

M^{me} FULMER, à part.

C'est un nouveau débarqué!... il en a bien l'air.

BELCOUR.

Je reviendrai très-incessamment; vous pouvez y compter. Au moins, je sais où elle demeure.

M^{me} FULMER, à part.

Quel singulier jeune homme est-ce-là?

BELCOUR.

Vous vous nommez?...

M^{me} FULMER.

Margarita Fulmer, pour vous servir.

BELCOUR.

Je m'en souviendrai.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FULMER.

FULMER, en entrant, à part.

Qu'est-ce que ma femme fait donc depuis si longtemps avec ce beau jeune homme ? Je ne suis pas jaloux ; mais...

M^{me} FULMER, bas à Fulmer.

Tu viens à propos ; tiens, regarde.

FULMER, de même.

Une bourse pleine d'or!... Comment diable?...

M^{me} FULMER, de même.

Paix.

FULMER, parlant haut.

J'ai parlé au capitaine Dudley, ma chère amie, comme tu me l'avais conseillé ; mais il n'y a rien à faire de ce côté-là!... Le pauvre homme est fort tourmenté ; il a bien assez de ses peines!...

M^{me} FULMER.

J'en suis fâchée... c'est dommage!... un vieux militaire!... un brave homme!... il mérite un meilleur sort. (Bas à Fulmer.) Je vais te laisser avec ce jeune inconnu ; ne le perds pas de vue ; quand il sortira, suis-le ; informe-toi de lui, sache qui il est, son nom, sa demeure, et tu viendras me le dire.

FULMER, bas.

Il suffit ; je t'en rendrai bon compte.

III.

5

M^{me} FULMER, à Belcour.

Adieu, Monsieur, je vais m'occuper de vous servir ; je ne perds pas un instant, comme vous voyez ; quand vous reviendrez, j'espère que j'aurai une bonne réponse à vous faire, (A part.) à condition que vous la paierez bien.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

BELCOUR, FULMER.

FULMER.

Milord...

BELCOUR.

Je ne suis point milord ; à peine sais-je ce que je suis.

FULMER.

Monsieur a des manières si aisées, un air si distingué!..

BELCOUR.

Vous me paraissez aussi un fort honnête homme.

FULMER.

Monsieur me fait bien de l'honneur.

BELCOUR.

Eh ! dites-moi un peu... Votre femme... c'est votre femme qui était là tout à l'heure?...

FULMER.

Oui, Monsieur ; une femme de mérite, soit dit sans vanité.

BELCOUR.

Vous lui parliez du capitaine Dudley, je crois?... Vous disiez qu'il a des peines!... Puis-je vous demander quelle en est la cause?...

FULMER.

Oh! vraiment!... il est vieux et pauvre, deux fâcheuses maladies!... Il est sur le point de rejoindre son régiment, à ce qu'il m'a dit, et pour cela il aurait besoin de faire un emprunt sur sa paie.

BELCOUR.

Eh bien!... il faut qu'il le fasse; où est la difficulté?...

FULMER.

Oh! l'on ne trouve pas si aisément de l'argent à emprunter. De plus, comme il doit aller dans un pays qui est assez mal-sain, on craint de perdre ce qu'on lui aurait avancé.

BELCOUR.

Votre Londres est donc une maudite ville où règnent la dureté de cœur et l'égoïsme; il ne s'y fait donc jamais une bonne action?...

FULMER.

Monsieur est nouvellement arrivé dans ce pays-ci, à ce que je vois?

BELCOUR.

Tout nouvellement.

FULMER.

Eh bien! Monsieur, il est vrai que les bonnes actions

n'y sont pas communes ; mais pour de belles paroles , pour des discours pleins de sensibilité , il ne tient qu'à vous d'en entendre beaucoup tous les jours.

BELCOUR.

Le capitaine est-il au logis ?

FULMER.

Je crois qu'il est là haut pour le moment.

BELCOUR.

Voudriez-vous prendre la peine de lui dire de descendre ? j'ai besoin de lui parler.

FULMER.

Je vais vous l'envoyer sur-le-champ. (A part.) Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme-là ? Je suis à présent aussi curieux que ma femme de le connaître ; j'en viendrai à bout, sur ma parole.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

BELCOUR seul.

La situation de ce pauvre vieil officier me touche !... Je suis entré ici , en courant sur les pas d'une jeune fille , et avec une intention que mon sage ami monsieur Stockwell pourrait bien ne pas approuver... Pour me réconcilier un peu avec moi-même , faisons à présent quelque chose qui soit bien , et dont il serait content... Il y a plus de plaisir réel à sauver un brave homme de l'infortune , qu'à causer peut-être le malheur d'une jeune innocente... Si ce capitaine est tel que je le

présume , et je vais m'en éclaircir par l'entretien que j'aurai avec lui , je veux..... Mais doucement ; ceci doit être traité avec beaucoup de ménagement ; respectons l'âge , la noblesse de la profession , et sur-tout le malheur..... Comment m'y prendrai-je?... Justement, voici une écritoire fort à propos ; j'y trouve ce qu'il me faut... Oui... oui... c'est cela. (Il écrit précipitamment.) C'est un grand bonheur que j'aie sur moi ces billets de banque!... Allez... allez, partez ; je vous dis adieu de bien bon cœur... vous couriez risque d'être beaucoup plus mal employés , en vérité... (Il met les billets avec ce qu'il a écrit dans une enveloppe qu'il cache.) Voilà qui est bien ; il peut venir quand il voudra.

SCÈNE XV.

BELCOUR, FULMER, le capitaine DUDLEY.

FULMER, à Belcour.

Monsieur, voici le capitaine. (A part.) Je ne m'éloignerai pas , et je saurai enfin ce que c'est que ce jeune homme.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LE CAPITAINE, BELCOUR.

LE CAPITAINE, à Belcour.

Vous avez quelque chose à me dire, Monsieur ?

BELCOUR.

Monsieur, vous vous appelez Dudley ?

LE JEUNE CRÉOLE.

LE CAPITAINE.

C'est mon nom.

BELCOUR.

Vous commandez une compagnie ?

LE CAPITAINE.

Je l'ai commandée ; je suis à présent à la demi-paie.

BELCOUR.

Vous avez servi long-tems ?.

LE CAPITAINE.

Assez long-tems pour voir plusieurs de mes cadets , ayant plus de mérite que moi et de meilleures recommandations , devenir officiers-généraux.

BELCOUR.

Je croirais volontiers qu'ils l'ont emporté sur vous bien moins par le mérite que par les protections. Il paraît que dans votre profession on n'avance pas vite , si l'on n'est bien appuyé.

LE CAPITAINE.

Il en est de même dans beaucoup d'autres. Avez-vous autre chose à me dire , Monsieur ?

BELCOUR.

Accordez-moi encore un moment de patience. On m'a dit que vous étiez sur le point de rejoindre un régiment hors du royaume , dans un pays fort éloigné ?

LE CAPITAINE.

J'ai sollicité d'être placé par échange dans une compagnie en pied qui est en garnison au fort James , à

Sénégalie , sur la côte d'Afrique , mais je crains bien de ne pas réussir dans ce projet.

BELCOUR.

Pourquoi , Monsieur ?

LE CAPITAINE.

Pourquoi?... Vous me permettrez de vous dire qu'avant d'interroger quelqu'un , il faut le connaître un peu mieux.

BELCOUR.

Ah ! pardon ; je suis loin de vouloir vous offenser.

LE CAPITAINE, à part.

Ce jeune homme est indiscret ; mais il paraît honnête.

BELCOUR.

Excusez-moi en faveur de mon intention , et permettez-moi encore de vous demander ce qui vous fait désespérer du succès de votre entreprise.

LE CAPITAINE.

Une raison assez simple , et fort ordinaire à nous autres soldats , le manque d'argent ; voilà tout.

BELCOUR.

Une seule question encore , et j'ai fini. Quelle est la somme dont vous pouvez avoir besoin ?

LE CAPITAINE.

Je ne pense pas qu'il soit fort important pour vous de le savoir , et il me serait difficile de vous le dire d'une manière précise ; cependant je crois qu'à peu près deux cents livres sterling me suffiraient.

BELCOUR.

Parbleu ! voici qui est heureux !... Il se trouve justement que je puis disposer de cette somme de deux cents livres sterling ; je vous en accommoderai dans des termes faciles , et dont j'espère que vous serez content.

LE CAPITAINE.

Plâit-il , Monsieur ?... Puis-je croire que vous soyez dans la disposition ?...

BELCOUR.

Pourquoi n'y serais-je pas ? D'où vient votre surprise ? Est-il si rare , dans ce pays-ci , qu'un homme veuille en servir un autre ?

LE CAPITAINE.

Dites-moi du moins... Puis-je savoir à qui je parle ?.. Vous proposez cela pour faire une affaire ?...

BELCOUR.

Oui , une affaire , une affaire excellente pour moi.

LE CAPITAINE.

Vous ne paraissez cependant pas être , par profession , un prêteur d'argent ?

BELCOUR.

Par profession ?... non pas précisément. Tenez , Monsieur , si vous voulez parcourir ce papier , il vous expliquera dans quels termes j'entends traiter avec vous ; pendant que vous le lirez , j'irai à la maison pour...

LE CAPITAINE.

Chercher de l'argent , peut-être ?

BELCOUR.

Mais... je ne saurais vous dire... vous allez voir... lisez... quand je serai parti... je vous souhaite le bonjour.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XVII.

LE CAPITAINE seul.

Voilà qui me paraît bien extraordinaire !.. Ce papier, dit-il, doit m'apprendre dans quels termes il entend traiter avec moi... Voyons, examinons... et si les conditions me conviennent... Pourquoi a-t-il cacheté ceci ?... (Il défait l'enveloppe.) Qu'y a-t-il là dedans ?... Qu'est-ce que je vois ? est-il possible ?... deux billets de banque de cent livres sterling chacun ?... c'est précisément ce qu'il me faudrait... Ah ! mais, j'aperçois un papier écrit ; lisons... (Il lit.) « Capitaine Dudley, obligez-moi en acceptant cette bagatelle ; puisse-t-elle vous être utile !... Agréez tous mes vœux pour votre bonheur. » Il n'a point signé !... Je n'en puis revenir !... Est-ce un rêve ?... est-ce une réalité ?...

SCÈNE XVIII.

Le capitaine DUDLEY, le major O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

Salut, mon cher. N'êtes-vous pas le capitaine Dudley ?..... Mais dans quelle agitation est ce cher

homme ? A qui en a-t-il ?... Si vous avez affaire à ce joli garçon qui vient de sortir en courant , je vous prévins qu'il est très-inutile que vous essayiez de le rejoindre... il galoppe comme un houzard ; et je crois qu'il a déjà gagné une heure de marche , au train dont il allait ; mais enfin , capitaine Dudley , si c'est votre nom....

LE CAPITAINE.

Oui, Monsieur, c'est moi. Qu'y a-t-il pour votre service ?

O'FLAHERTY.

Une bagatelle , mon cher ami. Voici une lettre qui s'adresse à vous ; lisez , mon brave homme , lisez ; et quand vous l'aurez lue , j'aurai un petit mot à vous dire.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que cela signifie ?... La lettre est de lady Rusport !...

O'FLAHERTY.

Oui, mon ami , de cette honorable personne elle-même.

LE CAPITAINE , après avoir lu.

Fort bien , Monsieur ; je l'ai parcourue , cette lettre ; elle est courte et positive. Vous savez ce qu'elle contient ?

O'FLAHERTY.

Moi ? je n'en sais rien du tout , je vous assure ; je ne le soupçonne même pas.

LE CAPITAINE.

Et puis-je vous demander qui vous êtes ?

O'FLAHERTY.

Denis O'Flaherty, pour vous servir ; un pauvre major de grenadiers, pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je vous remercie de m'avoir fait connaître votre nom et votre grade. A présent, de quoi s'agit-il ? et qu'avez-vous à me dire ?

O'FLAHERTY.

Voici ce que c'est, Capitaine : j'ai promis à milady que vous exécuteriez ponctuellement ce qu'elle vous prescrit de faire par la lettre que je vous ai remise.

LE CAPITAINE.

Vous avez promis cela, Major, sans savoir ce qu'elle me prescrit, et ce que je dois, selon vous, exécuter ponctuellement ?

O'FLAHERTY.

C'est votre affaire, mon cher ; ce n'est pas la mienne ; mais, moi, je dois tenir ma promesse : vous entendez ? je dois la tenir.

LE CAPITAINE.

C'est-à-dire que, si je refusais, il nous faudrait avoir une affaire ensemble ?

O'FLAHERTY.

Sur ma parole, vous l'avez deviné.

LE CAPITAINE.

C'est, je crois, ce dont nous pouvons nous passer l'un et l'autre ; nous avons vu tous deux assez de combats, je pense.

O'FLAHERTY.

Oui, par ma foi, vous pouvez le penser ainsi, mon cher capitaine, et vous dites bien vrai; il y a trente-cinq ans révolus que je suis au service, et j'ai porté les armes en bien des pays différens.

LE CAPITAINE.

Il y a autant de tems à peu près que je suis la même carrière.

O'FLAHERTY.

J'ai fait la guerre en Flandre, en Allemagne, en Espagne, en Amérique; j'ai vingt-deux blessures sur le corps; mais, Dieu merci, je suis encore vert et prêt à recommencer pour la prospérité et l'honneur des armes de sa majesté. (Il ôte son chapeau.) Dieu conserve le roi!

LE CAPITAINE.

Fort bien, Major; je n'ajouterai pas une blessure nouvelle à celles que vous avez déjà reçues, et vous tiendrez votre promesse à lady Rusport; elle me demande de quitter Londres; mon dessein est d'en partir sous peu de jours: vous pouvez, si vous le voulez, vous faire honneur auprès d'elle de mon départ.

O'FLAHERTY.

Touchez-là, mon brave; voilà qui me la fera épouser; et quand je serai son mari, je vous traiterai en frère, voyez-vous, et sa fortune sera commune entre nous deux.

LE CAPITAINE.

Oh! pour cela non, Major; celui qui aura eu le cou-

rage d'épouser lady Rusport aura bien acquis des droits à sa fortune tout entière. J'espère pour vous , au reste , que votre attente , de ce côté , est fondée sur de bonnes raisons.

O'FLAHERTY.

Sur les meilleures raisons du monde. En premier lieu , je pense qu'elle se rendra , parce qu'elle est femme ; en second lieu , je présume qu'elle ne tardera pas à capituler , parce qu'elle est veuve ; et en troisième lieu , c'est que je sais un peu comment on prend un fort de cette espèce ; j'en ai attaqué plus d'un dans ma vie , et il ne m'est guère arrivé d'être obligé de lever le siège ; j'ai presque toujours emporté la place brusquement , entendez-vous , Capitaine ? en militaire !...

LE CAPITAINE.

Vous êtes encore un peu jeune pour votre âge , Major ; mais n'importe ; vous paraissez , d'ailleurs , avoir de bons sentimens...

O'FLAHERTY.

Oh ! ce que je vous ai dit , je le ferai : nous ne sommes , pour le présent , fort à notre aise ni l'un ni l'autre ; je pense ; mais après mon mariage , fiez-vous à moi ; vous n'aurez plus à vous plaindre de la fortune ; et sur ce , je vous salue et vous dis adieu , mon bon camarade.

LE CAPITAINE.

C'est pour vous-même , et pour vous seul , que je souhaite que vous réussissiez. Si vous devenez le mari de lady Rusport , tâchez de lui inspirer la moitié seule-

ment de votre compassion pour les malheureux. Je vais avoir l'honneur de vous accompagner.

O'FLAHERTY.

Cela est trop obligeant, mon bon ami. Ne vous dérangez pas pour moi, je vous prie.

LE CAPITAINE.

J'aurai le plaisir de vous voir plus long-tems. D'ailleurs, j'ai moi-même à sortir. (*Le major sort.*) Je vais voir sur-le-champ si je puis mettre mes projets à exécution. Je pense que cet argent qui m'est venu si à propos leverá les difficultés. O ciel ! fais-moi trouver mon bienfaiteur, que je puisse lui témoigner ma reconnaissance.

(*Il suit le major.*)

SCÈNE XIX.

Miss CHARLOTTE, LOUISA, CHARLES.

(*Ils descendent de l'appartement du capitaine Dudley.*)

CHARLOTTE.

Adieu, ma chère Louisa. Adieu, ma bonne amie. Charles va me reconduire au logis ; et vous, Louisa, venez me voir aussi tôt, et aussi souvent que vous le pourrez.

LOUISA.

Je n'y manquerai pas. Si vous saviez quel plaisir c'est pour moi de vous retrouver toujours la même à notre égard, toujours aimable, heureuse !...

CHARLOTTE.

Ah ! heureuse !... qui est-ce qui est heureux ? et qui

est-ce qui peut l'être, quand ses amis ont des peines?... Mais, comme je vous l'ai dit, j'espère quelque chose de la lettre que j'ai écrite à M. Stockwell; je ne suis pas encore en âge de m'engager ni de disposer mon bien; mais j'y vais être bientôt...

CHARLES.

Chère et aimable Charlotte, mon père ne consentira pas que vous vous engagiez pour lui : quels droits avons-nous à vos bienfaits ?

CHARLOTTE.

Oh ! ça, Louisa, faites-moi le plaisir de faire entendre raison à votre frère ; il ne sait réellement ce qu'il dit ; j'ai vu le tems où il m'aimait !...

LOUISA.

Et ce tems-là dure encore ; j'en répons pour lui.

CHARLOTTE.

Que sont devenus les droits de notre ancienne amitié ? N'avons-nous pas été presque élevés ensemble ? Mon père voyait avec plaisir les parens de sa femme ; il estimait votre père ; il vous aimait tous deux : pourquoi l'ai-je perdu ? Ma belle-mère a fait tout ce qu'elle a pu pour nous séparer ; mais elle n'y parviendra pas : n'est-ce pas, Louisa ? n'est-ce pas, Charles ?...

CHARLES.

O miss Charlotte !... s'il m'était permis...

CHARLOTTE.

Pourquoi toujours miss Charlotte ?... Vous me don-

niez autrefois un nom plus doux; ne suis-je plus votre sœur ?

CHARLES.

O chère sœur !... ô généreuse amie !... Ah ! si jamais la fortune me devenait moins cruelle !... Si j'avais à vous offrir un sort digne de vous !...

CHARLOTTE.

Je serais moins fière que vous , et je consentirais à vous avoir obligation. Mais il y a long-tems que je suis sortie ; il faut que je retourne auprès de ma belle-mère , qui va me parler de son major irlandais , à qui elle trouve bien du mérite , parce qu'il lui fait la cour... Tout cela est d'un ennui !..... Venez , Charles. Adieu , chère Louisa.

LOUISA.

Adieu , Charlotte ; au revoir.

SCÈNE XX.

LOUISA seule.

Allons , parmi tant d'inquiétudes et de peines , il m'est doux de penser qu'il me reste au moins une véritable amie !

(Elle remonte à son appartement.)

SCÈNE XXI.

Le théâtre change ; la scène est chez M. Stockwell , comme au premier acte.

STOCKWELL seul.

Il n'est pas rentré !... Son absence est bien longue !...

Ah ! je commence à goûter les plaisirs et à ressentir les inquiétudes d'un père !... Où est mon fils , à présent ?... que fait-il ?... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux !... Je persiste dans mon projet : le marier promptement est le meilleur moyen de fixer ce caractère ardent et mobile ; miss Charlotte Rusport serait un parti fort convenable ; et , d'après le bien qu'on s'accorde à dire d'elle , je l'aimerais pour ma bru... Il faut , sans contraindre Belcour , le diriger , l'amener à faire ce choix de lui-même... Mais le voici.

SCÈNE XXII.

STOCKWELL, BELCOUR.

STOCKWELL.

C'est vous , monsieur Belcour ?... Vous avez été longtemps absent ?...

BELCOUR.

Vous avez eu la bonté de vous en apercevoir ?

STOCKWELL.

Puis-je vous demander si vous êtes satisfait de votre nouveau séjour ?

BELCOUR.

Très-satisfait... J'ai vu tant d'objets nouveaux pour moi !...

STOCKWELL.

Oui !... Et avez-vous fait quelque remarque particulière ?

III.

6

BELCOUR.

Quelque remarque?... je vous en réponds. (A part.) Je n'ose lui dire la rencontre que j'ai faite, et qui me tourne la tête.

STOCKWELL.

Voudriez-vous me communiquer quelqu'une de vos observations ?

BELCOUR.

Tout cela est encore bien confus dans mon esprit... Je ne peux pas vous dire... Et puis, en vérité, mes observations ne sont pas de nature à mériter votre attention.

STOCKWELL.

Pourquoi donc?... (A part.) Me cacherait-il quelque chose ?

BELCOUR.

Je vous les communiquerai volontiers, lorsque je croirai qu'elles en vaudront la peine.

STOCKWELL.

A votre aise. Écoutez, monsieur Belcour : je vous ai parlé tantôt de mon aimable et jeune voisine miss Rusport...

BELCOUR.

De miss Rusport ?

STOCKWELL.

Oui. Je vous ai dit que je désirais de vous faire faire connaissance avec elle, et vous m'y avez paru assez disposé...

BELCOUR.

Oh ! oui... comme il vous plaira... si vous le voulez absolument... Mais sous quel prétexte me présenter chez elle ?...

STOCKWELL.

Je puis vous en fournir un très-bon motif. Miss Rusport m'a écrit ce matin pour me prier de lui prêter trois cents guinées pour quinze jours ; ne pouvant les lui porter moi-même, comme je l'aurais désiré, je les lui ai envoyées par Stukely : elle a imaginé de lui remettre un fort bel écrin de diamans pour sûreté du prêt. Vous concevez bien que je ne veux pas prendre de gage, ni priver miss Rusport un seul instant de la jouissance de ses diamans : je voudrais donc que vous allassiez les lui rendre de ma part ; vous ajouterez qu'elle peut me regarder comme son banquier, et que je ferai honneur à toutes ses traites. Si vous voulez embellir tout cela de quelques aimables complimens, de quelques phrases galantes, il n'y aura pas grand mal : qu'en pensez-vous ?

BELCOUR.

Des complimens ?... de la galanterie ?... c'est à quoi je ne m'entends pas du tout ; personne n'y est plus gauche que moi...

STOCKWELL.

Comment ?... refusez-vous la commission ? J'avais pensé qu'elle vous serait agréable !...

BELCOUR.

Je ne la refuse pas... puisque vous voulez m'en charger ; mais...

STOCKWELL.

Monsieur Belcour, il s'est fait en vous un changement depuis tantôt... Il vous est arrivé quelque chose... Me trompé-je ?...

BELCOUR.

Non, vous ne vous trompez pas... Mais je ne puis vous dire ce que c'est... Une pareille confiance est si peu convenable à faire à un homme grave, à un homme de votre âge !...

STOCKWELL.

Il suffit que l'objet vous touche, pour qu'il m'intéresse plus que vous ne pensez. Je serais flatté, très-flatté d'obtenir votre confiance ; mais je ne veux ni la forcer, ni la surprendre... Vous m'aviez cependant demandé des conseils : comment pourrai-je vous en donner, si j'ignore...

BELCOUR.

Je vous le dirai peut-être... quelque jour... ; mais, à présent... je vous l'avoue, je craindrais vos conseils... je pourrais n'être pas disposé à les suivre.

STOCKWELL, à part.

Voilà mon jeune homme prêt à faire quelque étourderie ; cela n'est peut-être pas bien grave... Laissons-le aller... C'est un moyen de l'éprouver.

BELCOUR.

Que dites-vous ?

STOCKWELL.

Je dis que vous êtes le maître de vos actions.

BELCOUR.

Je le sais bien.

STOCKWELL.

Mais vous me promettez toujours d'aller voir miss Rusport ?...

BELCOUR.

Oui, sans doute... et même d'être avec elle aussi poli; aussi galant que je le pourrai.

STOCKWELL.

Je vais vous chercher l'écrin, et vous partirez aussitôt pour votre ambassade; vous avez vos instructions.

BELCOUR.

Je m'y conformerai.

(Stockwell sort.)

SCÈNE XXIII.

BELCOUR seul.

Sa commission me contrarie !... Je brûle de revoir miss Louisa... Je n'ai plus qu'elle dans la pensée... Je ne puis m'occuper de tout ce qui n'est pas elle... Mais pourquoi cette réserve avec ce bon monsieur Stockwell ? Je me reproche envers lui une sorte de fausseté... Non; ce n'est pas fausseté de ma part... c'est timidité... L'attachement qu'il m'inspire est mêlé de respect... Il faut m'enhardir; il faut lui tout avouer... Je veux me livrer aux bons conseils de ce sage ami... à condition pourtant qu'il ne me demandera pas le sacrifice de mon amour... Et, d'ailleurs, j'y gagnerai le plaisir de parler de miss Louisa, en attendant que j'aie celui de la revoir.

SCÈNE XXIV.

BELCOUR, STOCKWELL.

STOCKWELL, lui remettant un éerin.

Voici les diamans. Allez les reporter ; vous trouverez dans miss Rusport une jeune personne fort vive , dit-on , fort spirituelle , et que sa grâce et sa gaité font rechercher dans les sociétés les plus brillantes.

BELCOUR.

Permettez-moi de vous dire que ces qualités ne sont peut-être pas celles que je désirerais le plus dans une femme... Si jamais je me marie , il faudra que ce soit à une personne douce , tranquille , raisonnable , qui supporte mes vivacités , qui me les pardonne , et qui prenne sur moi un empire dont je ne m'aperçoive pas moi-même.

STOCKWELL.

Fort bien. Quand vous aurez trouvé une personne telle que vous venez de la dépeindre , je vous donnerai mon consentement pour l'épouser.

BELCOUR, riant.

Je ne manquerai pas de vous le demander... Mais je n'en suis pas encore là... Tenez , monsieur Stockwell , veuillez oublier pour un instant que vous êtes... ce que vous êtes... Supposez - vous un jeune homme un peu léger , un peu étourdi , qui me ressemble , et qui soit mon ami...

STOCKWELL.

Oh ! pour votre ami , ce n'est pas une supposition ; je le suis réellement.

BELCOUR.

Je suis décidé. Il faut que je vous fasse ma confidence.

STOCKWELL.

Me voilà prêt à la recevoir. (A part.) Que va - t - il me dire ?

BELCOUR.

Vous saurez , mon cher ami , que je suis amoureux , mais amoureux fou d'une jeune personne...

STOCKWELL.

Charmante , adorable , cela va sans dire , puisque vous l'aimez.

BELCOUR.

Oh ! ne plaisantez pas. Il est impossible de rien voir d'aussi beau qu'elle ; c'est une taille !... c'est un maintien !... c'est une figure céleste ?

STOCKWELL.

Et vous avez déjà fait connaissance avec elle ?

BELCOUR.

Oh ! non pas. Je sais son nom seulement. Elle s'appelle Louisa. Je l'ai rencontrée dans la rue ; je l'ai suivie ; je suis entré avec elle dans sa maison ; mais je ne lui ai pas parlé ; j'ai trouvé une femme du logis qui m'a promis de me procurer quelque occasion de revoir cette aimable personne.

STOCKWELL.

Et qui est cette femme si obligeante ?

BELCOUR.

Je ne sais pas trop. Pour la mettre dans mes intérêts, je lui ai donné ma bourse.

STOCKWELL.

Et elle l'a reçue ?

BELCOUR.

Mais, oui... de fort bonne grâce.

STOCKWELL.

Il n'est pas difficile alors de juger à quelles personnes vous avez affaire.

BELCOUR.

Que voulez-vous dire ?

STOCKWELL.

Je veux dire que la ville est pleine de ces sortes de femmes qui tendent des pièges aux jeunes gens et même aux vieillards, de femmes pour lesquelles on fait des folies dont on ne tarde pas à rougir et à se repentir ; prenez-y garde, mon cher Belcour.

BELCOUR.

Oh ! tenez, je n'aime pas les remontrances ; je n'y suis pas accoutumé... Je vous l'ai déjà dit : mes passions ont sur moi un empire absolu.

STOCKWELL.

Eh bien ! faites-vous-en l'esclave ; augmentez leur force par votre faiblesse ; bientôt vous ne pourrez plus même les combattre ; ces fantaisies qui vous paraissent des bagatelles produiront des malheurs graves, et peut-être irréparables.

BELCOUR.

Vous êtes sévère.

STOCKWELL.

Je dois l'être... Ce langage est celui d'un père... je veux dire d'un ami. (A part.) Oh! comme je m'oublie moi-même!... J'ai frappé fort; il rougit.... Est-il sauvé?

BELCOUR.

Je vous l'avoue, monsieur Stockwell; j'allais peut-être me fâcher de m'entendre faire des leçons, si vous n'aviez, par inadvertance, laissé échapper le nom de père, et si je ne vous trouvais en effet un ton paternel qui me touche jusqu'au fond de l'ame... Pardonnez-moi... Donnez-moi la main... Je crois que ma folie se passe...

STOCKWELL.

Excellent jeune homme!... Que je vous embrasse!... (A part.) J'ai peine à lui cacher mon émotion. (Haut.) C'est parce que je me sens pour vous l'affection d'un père, que j'ai cru un moment en avoir les droits, et que j'en ai pris le langage. Au fond, votre correspondant n'a sur vous nul pouvoir... Faites ce que vous voudrez.

BELCOUR.

Non pas, non pas. Mon désir est de vous complaire; je vais commencer par aller chez miss Rusport.

STOCKWELL.

Commencer?... Et ensuite?... où irez-vous?...

BELCOUR.

Ne me le demandez pas; je ne répons de rien, ou

plutôt je sens qu'il m'est impossible de ne pas chercher à revoir cette belle Louisa. Appelez cela folie, fantaisie, délire, si vous voulez. Enfin, monsieur Stockwell, vous-même, vous avez été jeune?...

STOCKWELL.

Qu'est devenue la docilité que vous m'aviez promise?

BELCOUR.

Jel'aurai en toute autre occasion, je vous le promets. Malgré votre sévérité, je vous aime, je vous respecte; et, à mon retour, je ne manquerai pas de venir vous avouer mes fautes, pour que vous me grondiez encore.

(Il sort.)

SCÈNE XXV.

STOCKWELL seul.

Le voilà parti!... Quels sentimens il fait naître en moi!... Il me charme, et il m'afflige!... il m'effraye, et il me rassure!... Je lui vois des défauts, et il me semble que s'il ne les avait pas il serait moins aimable!... Il va courir quelque méchante aventure; et qui sait tout le mal qu'en peut retomber sur lui et sur moi?... Si j'essayais de l'en garantir!... Ne pourrais-je veiller sur lui à son insu?... Ce n'est pas encore le moment de me découvrir à lui. Hélas! il disait presque vrai sans le savoir; j'ai eu aussi ma folie, étant jeune; et je ne fus pas le maître de moi-même quand je me laissai entraîner à l'amour que m'inspirait sa mère.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La scène est chez Fulmer.

SCÈNE PREMIÈRE.

FULMER, M^{me} FULMER.

FULMER.

IL s'appelle Belcour ; il arrive aujourd'hui même de la Jamaïque , son pays natal ; il loge chez M. Stockwell , son correspondant ; il est immensément riche... c'est tout ce que j'ai pu savoir.

M^{me} FULMER.

C'est assez. Il ne m'a pas été difficile de juger par moi-même qu'il est fort libéral , fort amoureux , fort disposé à la confiance et à croire ce qui flattera son amour ; mets tout cela ensemble , et dis-moi si le hasard ne nous a pas fait faire une rencontre assez heureuse.

FULMER.

Très-heureuse , et qui peut nous devenir très-utile ; il ne s'agit que de savoir en profiter. Spéculer sur les passions et les faiblesses des hommes , les flatter pour

en tirer parti, c'est ce que font nombre d'honnêtes gens ; les avocats , les médecins , les charlatans et bien d'autres n'ont pas d'autre secret pour vivre , et ils vivent très-bien. Tu dis donc qu'il est amoureux de miss Louisa ?

M^{me} FULMER.

Comme un fou ; et s'il y avait moyen de nous entendre un peu avec elle , de la faire entrer dans nos vues , on pourrait mener le jeune homme bien loin , sur ma parole.

FULMER.

Du côté de miss Louisa , il n'y a rien à faire... Un mot que j'ai hasardé tantôt en parlant au capitaine a été assez mal reçu... Ces gens-là sont des provinciaux , de bonnes gens à vues étroites , à principes sévères , à vieux préjugés... Certaines propositions pourraient les effaroucher et les décider à quitter notre maison ; il faut y prendre garde.

M^{me} FULMER.

Tu as raison ; mais alors il nous sera difficile de mener l'affaire à bien.

FULMER.

Sans la difficulté , où serait le mérite ? Et puis , en mettant en avant miss Louisa , nous nous réduirions à ne jouer que des confidens... des rôles subalternes... le bel honneur !... si donc !... Il vaut bien mieux nous suffire à nous-mêmes , être les seuls entrepreneurs de l'affaire , pour en avoir seuls la gloire...

M^{me} FULMER.

Et le profit. Belcour ne tardera pas à revenir, je le gagerais.

FULMER.

La gageure serait bonne, car le voici.

M^{me} FULMER.

Que lui dirons-nous ?...

FULMER.

Il faut le voir venir... Il est passionné ; nous sommes de sang-froid ; ni toi ni moi , Dieu merci , ne sommes des imbécilles ; il y aura bien du malheur , si nous ne tirons bon parti de la circonstance.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BELCOUR.

BELCOUR.

Eh bien ! madame Fulmer , où en sommes-nous ? lui avez-vous parlé ? consent-elle à me voir ?

M^{me} FULMER.

Comme vous êtes vif !... Je ne vous attendais pas sitôt ; mais je parlais de vous.

FULMER.

Monsieur veut-il bien permettre que je lui présente mes hommages ?

BELCOUR.

Ah ! c'est vous , monsieur Fulmer ? bonjour.

FULMER.

Nous nous entretenions , ma femme et moi , de la générosité avec laquelle vous avez obligé tantôt ce vieil officier , le capitaine Dudley ; car il n'a pu se taire sur votre bonne action.

BELCOUR.

Il a eu tort ; cela ne valait pas la peine d'en parler.

FULMER.

Pardonnez-moi ; cela est beau , cela est très-beau.

M^{me} FULMER.

Nous disions que sa fille , miss Louisa , mérite bien aussi tout l'amour que vous lui portez... Elle est charmante !

BELCOUR.

Sa fille , dites-vous ? Miss Louisa est la fille du capitaine Dudley ?

M^{me} FULMER.

Je le crois... On ne peut jamais répondre de ces choses-là.

BELCOUR.

Ce que vous m'apprenez me contrarie.

FULMER.

Pourquoi donc ?

BELCOUR.

J'ai été assez heureux pour rendre service au père ; cela m'engage vis-à-vis de lui ; je suis obligé de res-

pecter sa tranquillité, celle de sa famille; je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie abusé de l'infortune de ce vieillard.

FULMER.

Fort honnêtes sentimens!

M^{me} FULMER.

Il n'y a rien de plus louable. (A part.) On voit bien que c'est un nouveau débarqué; nos jeunes gens de Londres ne seraient pas si scrupuleux.

BELCOUR.

Allons... il faudra tâcher de me vaincre... M. Stockwell sera content de moi... Je vais de suite chez miss Rusport.

(Il va pour sortir.)

FULMER, bas à madame Fulmer.

Voilà qui va mal pour nos projets?

M^{me} FULMER, bas à Fulmer.

Son scrupule nous ruine. Comment faire?

FULMER, de même:

Attends... attends... je crois que j'y suis.

BELCOUR, revenant.

Il m'est pénible pourtant de renoncer... Ah! si elle n'avait pas été la fille du capitaine!... ou si je n'eusse pas connu ce brave homme!...

FULMER, à part.

C'est cela même... Pourquoi pas? Excellente idée!...

(Pendant tout le reste de la scène, Fulmer et sa femme se regardent et s'entendent, sans que Belcour s'en aperçoive.)

(Haut à sa femme.) Oh! ça, ma chère amie, dis-moi donc,

est-ce que tu penses que ce serait un grand mal d'avouer à Monsieur la vérité ?...

M^{me} FULMER.

La vérité ?... mais , en effet...

BELCOUR.

Comment ? quelle vérité ? que voulez-vous dire ?..
Parlez , madame Fulmer.

M^{me} FULMER , comme si elle allait faire un aveu.

Puisque mon mari a commencé...

BELCOUR.

Eh bien ?...

M^{me} FULMER.

Eh bien ?... qu'il achève. (A part.) Aussi bien ne sais-je pas du tout ce qu'il veut dire.

FULMER , à Belcour.

Monsieur , je vois en vous un jeune homme vertueux , riche , libéral ; vous avez un tendre penchant pour ma jeune locataire , qui en est bien digne ; je ne vois pas pourquoi je ne vous dirais pas les choses comme elles sont ; miss Louisa m'en saura gré par la suite , j'en suis certain.

BELCOUR.

Voyons ; expliquez-vous donc.

FULMER.

Eh bien !... elle n'est pas la fille du capitaine ; voilà tout.

M^{me} FULMER , à part , avec étonnement.

Bon !...

BELCOUR.

Elle n'est pas la fille du capitaine ?

FULMER.

Ah ! vraiment , Monsieur , vous ne connaissez pas ce pays-ci ; il ne faut pas s'y fier aux apparences ; on y est diablement sujet à caution , je vous en avertis.

BELCOUR.

D'après ce que j'ai déjà vu , je n'en ai pas trop bonne opinion.

FULMER.

Par exemple , on y trouve des gens qui vivent publiquement sous les noms de mari et de femme , quoiqu'ils aient toujours oublié de remplir les formalités prescrites.

BELCOUR.

Vraiment ?

M^{me} FULMER.

Oh ! il ne faudrait pas aller bien loin pour en rencontrer.

FULMER.

Il y en a d'autres qui supposent entre eux des liens de parenté , qui s'appellent et se font appeler neveu , frère , fils , cousin , parce que cela leur convient de la sorte , tandis que dans le fait ils ne sont pas plus parens que vous et moi.

BELCOUR.

Je comprends ce que vous voulez dire. Miss Louisa n'est que la fille supposée de Dudley.

FULMER.

Faut-il vous raconter toute son histoire ?

III.

BELCOUR.

Assurément ; et j'y prêterai la plus grande attention.

FULMER.

Eh bien ! demandez-la à ma femme.

M^{me} FULMER.

A moi ?

FULMER.

Sans doute ; tu la sais bien mieux que moi , c'est toi qui me l'as contée ; n'es-tu pas la confidente intime de miss Louisa ?

BELCOUR, à madame Fulmer.

Vous allez donc satisfaire ma curiosité ?

M^{me} FULMER, paraissant hésiter.

Je ne sais trop si je dois...

FULMER.

Vous pouvez parler, ma femme ; je ne vous le permettrai pas, si je ne voyais que c'est pour l'avantage de miss Louisa elle-même.

M^{me} FULMER, à Belcour.

En ce cas, je vais donc vous dire ce que je sais, ce que je tiens d'elle ; cela ressemble à un roman : elle est du comté d'York ; c'est la fille d'un bon gentilhomme de campagne ; elle arriva ici, il y a environ un mois ; elle m'était adressée par une de mes anciennes amies, une dame respectable de sa province ; elle vint seule d'abord, me dit qu'elle s'appelait Louisa Dudley, qu'elle avait fui la maison paternelle, parce qu'on voulait la contraindre à un mariage, qui lui était odieux ; qu'elle ve-

nait exprès à Londres, espérant se cacher dans cette grande ville plus aisément que partout ailleurs ; qu'elle se proposait de vivre fort retirée, fort solitaire... ; et, en effet, c'est ainsi qu'elle a toujours vécu depuis qu'elle est chez moi. Oh ! il n'y a rien à dire sur sa sagesse, par exemple !...

BELCOUR.

Que des parens sont coupables de vouloir ainsi sacrifier une fille charmante et vertueuse !

M^{me} FULMER.

Oui, assurément ; car enfin ils exposent prodigieusement sa vertu en la forçant de prendre un parti si violent. Quelques jours après elle arrivèrent le capitaine et son fils ; ils sont de la même province qu'elle ; et il paraît qu'ils la connaissent depuis long-tems.

BELCOUR.

Et le fils du capitaine ne serait-il pas un amant préféré... et la véritable cause de sa fuite ?

FULMER.

Comme vous devinez !...

M^{me} FULMER.

Je ne le pense pas ; elle s'est fait du capitaine et de son fils des protecteurs ; elle a pris leur nom, qui n'est pas le sien ; elle les appelle mon père et mon frère pour dépayser davantage, et pour mieux échapper aux recherches que ses père et mère, à elle, font sûrement pour la découvrir.

BELCOUR.

Il n'y a rien là que de fort innocent.

M^{me} FULMER, à part :

Mon imagination ne m'a pas trop mal servie, à ce qu'il me semble ; et l'histoire est assez intéressante.

BELCOUR.

Que dites-vous ?

M^{me} FULMER.

Je dis que la position de miss Louisa la rend extrêmement intéressante.

BELCOUR.

Sans doute. Ainsi le capitaine n'est pas son père ?

FULMER.

Ce n'est qu'un père d'emprunt, et dont le rôle va bientôt cesser ; car il doit partir sous peu de jours.

BELCOUR.

Voilà qui me fait plaisir, par exemple, et qui me met à mon aise.

FULMER, à part.

C'est bien ce que je voulais.

BELCOUR.

Madame Fulmer, elle a confiance en vous ; il faut absolument que vous me serviez auprès d'elle ; lui avez-vous déjà parlé de moi ?

M^{me} FULMER.

Je n'ai eu garde d'y manquer.

BELCOUR.

Et comment a-t-elle reçu ce que vous lui avez dit ?...

UNIV. OF CALIFORNIA
ACTE III, SCÈNE II. 101

M^{me} FULMER.

Mais... pas mal.

BELCOUR.

Allons, je veux la voir et lui parler moi-même ; je le veux.

M^{me} FULMER.

Vous êtes accoutumé à faire vos volontés, je le vois ; mais prenez-y garde... il faut ici des précautions... Vous conduire chez elle, c'est ce qui n'est pas possible ; mais je vais tâcher de l'engager à descendre... Je n'en répons pas pourtant.

BELCOUR.

Allez donc ; hâtez-vous, de grâce...

M^{me} FULMER.

Sur-tout ne lui dites pas un mot qui puisse lui faire soupçonner que je vous ai conté son histoire ; car vous me brouilleriez avec elle, et je ne pourrais plus vous servir.

BELCOUR.

Ne craignez rien ; mais allez donc, au nom du ciel...

M^{me} FULMER.

Vous devez vous attendre qu'elle vous parlera de vos bontés pour le capitaine, qu'elle appellera son père...

BELCOUR.

Ne vous occupez pas de ce qu'elle dira, et allez la chercher.

M^{me} FULMER.

J'y vais ; il faut bien faire tout ce que vous voulez.

(A part.) Je sais le moyen de la faire venir. (A Belcour.) Attendez-moi un moment.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

BELCOUR, FULMER.

FULMER.

Ma foi! Monsieur, je vous fais compliment; voilà une affaire en bon train; et dès que madame Fulmer s'en mêle... C'est une femme intelligente.

BELCOUR.

Mais vous paraissez aussi ne pas être mal-adroit.

FULMER.

Oh, moi!... je suis un bon homme, tout simple; mais je prends intérêt à vous, à miss Louisa. Dans le fait, pourquoi ne cherchiez-vous pas à être aimé d'elle aussi bien que son prétendu frère?...

BELCOUR.

Vous croyez donc qu'il lui fait la cour? Votre femme disait que non.

FULMER.

Elle n'a pas voulu tout dire: les femmes se gardent toujours le secret entre elles sur certaines confidences... Elles vont venir; j'ai un conseil à vous donner: point de lenteur; point de timidité mal entendue; et sur-tout n'oubliez pas que la libéralité est un puissant moyen de succès. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

SCÈNE IV.

BELCOUR seul.

Ma foi... puisque les choses sont ainsi , puisqu'elle n'est pas la fille du capitaine , qu'elle est libre , brouillée avec ses parens , je puis tenter l'aventure... Je puis au moins me mettre sur les rangs aussi bien que ce jeune Dudley... Je le défie de l'aimer autant que moi... Mais il me semble aussi qu'elle m'impose du respect... Je crains de n'oser lui exprimer tout ce que je sens pour elle... Allons , allons , Belcour , du courage ; si tu réussis , quel bonheur!... Oui... Il faut que je parvienne à lui plaire... Il le faut... Que ne donnerais-je pas pour en être aimé?...

SCÈNE V.

BELCOUR, STOCKWELL.

BELCOUR , avec étonnement.

Monsieur Stockwell!... Comment ? c'est vous , mon ami ?... Par quel hasard ?

STOCKWELL.

Vous ne m'attendiez pas ?

BELCOUR.

Non , en vérité.

STOCKWELL.

Après que vous m'avez eu quitté tantôt , j'ai éprouvé la plus grande inquiétude... Je songeais , pardonnez-

moi ma franchise , je songeais à l'extravagance que vous alliez faire , au péril que vous alliez courir... Je vous aime , mon cher Belcour.

BELCOUR.

Oh ! je n'en doute pas ; et je puis vous le dire aussi du fond du cœur : je vous aime , mon cher Stockwell.

STOCKWELL.

Je vous ai fait suivre à votre insu par Stukely ; il est revenu m'apprendre que vous n'aviez pas commencé par aller chez miss Rusport , comme vous me l'aviez promis.

BELCOUR.

Eh ! non ; que voulez-vous ?... J'étais pourtant sorti dans cette intention ; mais à peine ai-je été dehors , que je me suis senti entraîné par une impulsion irrésistible...

STOCKWELL.

Qui vous a conduit dans cette maison. Je l'ai su , et jé me suis décidé à venir vous y trouver.

BELCOUR.

Je ne peux pas vous dire que je sois fort content de vous y voir. Mais , enfin...

STOCKWELL.

C'est ici que demeure l'aimable personne ?

BELCOUR.

Oui , c'est ici ; je ne l'ai pas encore vue ; je l'attends ; une femme dont je vous ai déjà parlé , qui paraît honnête , et dont je n'ai nulle raison de me défier...

STOCKWELL.

A votre âge et avec votre caractère, on ne se défie de personne.

BELCOUR.

Cette femme est l'amie de miss Louisa ; elle lui a déjà parlé de moi.

STOCKWELL.

Et savez - vous qui est cette miss Louisa, quels sont ses parens ?

BELCOUR.

Oui, je le sais ; c'est une longue histoire, et que je n'aurais pas le tems de vous dire ; mais ce que je sais bien mieux, c'est qu'à présent je l'aime plus que jamais, et que j'ai aussi plus d'espérance de m'en faire aimer.

STOCKWELL.

Si je vous proposais d'abandonner ce projet !... de sortir à l'instant de cette maison !... Je suis bien loin de l'exiger ; je ne vous le demande pas même. (A part.) Ne compromettons pas notre autorité naissante ; ne nous exposons pas à un refus formel.

BELCOUR.

Si vous le vouliez absolument ?... Mais daignez ne le pas vouloir... Tenez, je vais vous faire une autre proposition : elle va venir, du moins on me l'a promis... Demeurez ; voyez-la ; vous la jugerez... Vous la jugerez, comme moi, la plus belle de toutes les belles, et la plus digne d'être aimée.

STOCKWELL.

Soit. Mais vous irez chez miss Rusport : je l'ai fait prévenir de votre visite ; elle vous attend.

BELCOUR.

J'irai... soyez-en sûr... O ciel ! la voici ! Ah ! regardez-la , regardez-la , je vous prie...

STOCKWELL.

Le premier coup-d'œil prévient en sa faveur.

BELCOUR.

Ah ! je vous le disais bien.

SCÈNE VI.

M^{rs} FULMER , LOUISA , BELCOUR ,
STOCKWELL.

M^{me} FULMER , à part , en entrant.

Il n'est pas seul... Quelle est cette vieille figure qui est avec lui ? (A miss Louisa.) Madame , voici ce digne et excellent jeune homme , monsieur Belcour.

LOUISA , avec surprise.

Ah ! c'est lui !... je le reconnais !... c'est celui qui m'a suivie dans la rue !...

BELCOUR , à part.

C'est un ange !... Je suis hors de moi !... (S'avançant vers Louisa.) Madame , me pardonneriez - vous les importunités ?... Je crains de vous avoir déplu...

LOUISA.

Madame Fulmer m'apprend que c'est vous, Monsieur, dont mon père a éprouvé les bontés...

BELCOUR.

Oh ! ne parlons point de cela, je vous prie.

LOUISA.

Pardonnez-moi, Monsieur; je dois m'en souvenir, je dois en parler. Si mon père et mon frère eussent été au logis!... Mais ils sont sortis tous deux, et je n'ai pu résister au désir de venir vous offrir des remerciemens...

BELCOUR.

Souffrez que je vous interrompe à ce mot. Je n'ai rien fait...

LOUISA.

Vous me voyez moins effrayée que je ne l'étais tantôt quand vous m'avez rencontrée; madame Fulmer a bien voulu m'accompagner, et vous avez avec vous un ami qui paraît si respectable!...

STOCKWELL.

Miss, rien n'est plus obligeant.

LOUISA.

Si Monsieur était votre père, monsieur Belcour, on pourrait le féliciter d'avoir un fils tel que vous.

BELCOUR, *bas*.

Eh bien! monsieur Stockwell?...

STOCKWELL, *bas à Belcour*.

J'en suis content; j'en ai fort bonne opinion.

BELCOUR, *à Louisa*.

M. Stockwell me tient lieu de père, en effet; et s'il

voulait me faire passer pour son fils , comme il arrive quelquefois... On suppose des parentes...

M^{me} FULMER , bas à Belcour.

Paix donc ; voulez-vous qu'elle soupçonne que vous êtes instruit ? Tout serait perdu.

BELCOUR.

Enfin , M. Stockwell est mon meilleur ami.

(Bas à M. Stockwell.)

Eh bien ! mon cher mentor , vous la voyez !... vous la jugez comme moi !... Est-il possible de ne pas l'aimer ?

STOCKWELL , de même.

Il faudrait la connaître davantage pour prononcer.

BELCOUR , bas à Stockwell.

Laissez - moi faire connaissance avec elle... Votre présence lui impose nécessairement... Elle m'impose à moi-même...

STOCKWELL , de même.

Je vous entends... vous désirez que je vous laisse... Eh bien ! soit ; je m'en rapporte à votre bon naturel ; je ne veux pas être pour vous un triste et importun censeur... Adieu. (A part.) Je m'en vais un peu rassuré ; la jeune personne paraît réellement honnête. (Haut.) Mesdames , une affaire m'appelle ; j'ai l'honneur de vous saluer... Adieu , mon ami.

SCÈNE VII.

M^{me} FULMER, BELCOUR, LOUISA.

BELCOUR.

Un bien digne homme !... mais un peu grave , un peu

sévère!... (A Louisa.) Oh! ça, maintenant, permettez-moi de vous exprimer, si je puis, tout ce que je sens pour vous; vous m'avez charmé à la première vue; je brûlais d'avoir avec vous un entretien, pour vous dire que depuis que je vous ai rencontrée je ne suis plus à moi, je ne veux plus vivre que pour vous.

LOUISA.

Vous m'étonnez, Monsieur; êtes-vous dans votre bon sens? Vous faites-vous un jeu de ma position et de mes malheurs? Croyez-vous tirer avantage de votre générosité?... ou êtes-vous dans l'usage de débiter de ces folies à toutes les femmes que vous rencontrez?...

BELCOUR.

Non, sur ma vie. Comme vous êtes la plus belle personne que j'aie jamais vue, vous êtes aussi la première à qui j'aie fait une pareille déclaration... Vous parlez de vos malheurs!... Devriez-vous en éprouver?... Ah! permettez-moi de chercher les moyens de les adoucir... Mettez-moi à l'épreuve; disposez de moi, de ma fortune...

LOUISA.

N'en dites pas plus, Monsieur; de pareilles offres sont presque une offense; ce n'est pas là ce qui me fera croire à la sincérité d'une déclaration faite si brusquement. Je vous ai fait mes remerciemens; je n'ai plus rien à vous dire ni à entendre de vous... Adieu.

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE VIII.

BELCOUR, M^{me} FULMER.

BELCOUR.

Oh ! comme ce petit mouvement de fierté lui sied bien , et la rend encore plus belle !

(Il va pour la suière.)

M^{me} FULMER , le retenant.

Arrêtez , Monsieur , arrêtez ; si vous faites un pas pour la suivre , ne comptez plus sur moi ; ce n'est pas le moment...

BELCOUR.

Je crains de l'avoir offensée , et je voudrais...

M^{me} FULMER.

Offensée !... Rassurez-vous ; je connais bien mon sexe ; une déclaration ne nous plaît pas toujours ; mais elle ne nous offense jamais.

BELCOUR.

Mais ce qu'elle vient de me dire en sortant...

M^{me} FULMER.

Ce n'est pas à ce que les femmes disent qu'il faut croire , c'est à la manière dont elles le disent. Vous étiez trop troublé vous-même pour bien juger ce qui se passait en elle : moi , qui étais plus de sang-froid que vous deux , je vous réponds qu'elle n'était pas si fâchée qu'elle voulait le paraître ; et , pour une première entrevue , vous n'avez pas à vous plaindre , sur ma parole ; je m'y connais.

BELCOUR.

Vous paraissez une habile femme , madame Fulmer. Tenez , je vous avouerai que mon amour est encore irrité par son petit orgueil , par sa fuite précipitée...

M^{me} FULMER.

Sans doute ; et croyez-vous que ce n'ait pas été précisément son intention ?... Quelle femme ne sait pas que sa résistance est un attrait de plus ?... Mais , Monsieur , je ne sais trop , moi , si je puis , si je dois me mêler d'une pareille affaire ; ma délicatesse ne me permet pas...

BELCOUR.

Je comprends... Tu veux que ma libéralité mette encore une fois ta délicatesse à ton aise... Eh bien ! (Il fouille dans sa poche.) Ah ! morbleu !... qu'est-ce qui m'arrive ?... Je t'ai donné tantôt ma bourse... j'ai fait usage des billets de banque que j'avais sur moi... et j'ai oublié , en rentrant au logis , de prendre de l'argent... (Il tire de sa poche l'écrin de miss Rusport.) J'ai bien là un écrin de diamans...

M^{me} FULMER.

Un écrin de diamans , dites-vous ?... Ah ! voyons... Permettez... (Elle le prend des mains de Belcour , et l'ouvre.) Oh ! que cela est beau !... que cela est magnifique !... Voilà un écrin qui vaut plus de mille guinées ; il m'a plus d'une fois passé des pierreries par les mains.

BELCOUR.

Vaut-il bien mille guinées ?... Cela se peut ; je le croirais volontiers.

M^{me} FULMER.

Comme vous dites cela froidement !...

BELCOUR.

Que m'importe ?...

M^{me} FULMER.

Comment ?... que vous importe ?... Aimez-vous miss Louisa ? Désirez-vous d'en être aimé ?

BELCOUR.

Ce serait tout le bonheur de ma vie... Depuis que je l'ai vue , depuis que lui ai parlé , il n'est rien que je ne voulusse faire... Est-ce que vous pensez que l'offre de cet écrin lui serait agréable ?...

M^{me} FULMER.

Si je le pense ?... Ah ! qu'on voit bien que vous venez de loin !... Mais dans quel pays les femmes n'aiment-elles pas ce qui les fait briller , ce qui ajoute à l'éclat de leurs charmes ?... Les dentelles , les cachemires , les perles et les diamans , il n'y a rien de plus persuasif au monde , il n'y a rien de plus dangereux pour la vertu des belles.

BELCOUR.

Celle-ci paraît si fière !... Vous avez vu comme elle a rejeté loin mes offres de service...

M^{me} FULMER.

Je le crois bien ; des paroles touchent faiblement : on peut douter qu'elles soient sincères ; mais un écrin comme celui-ci !... Oh ! ne m'en parlez pas ; il y a de quoi apprivoiser le cœur le plus récalcitrant.

BELCOUR.

Oh ! si j'en étais bien sûr !...

M^{me} FULMER.

Il faut vous avouer que , malgré sa fierté , Miss Louisa éprouve en ce moment une gêne extrême ; elle en est aux expédiens...

BELCOUR.

Est-il possible ?

M^{me} FULMER.

Ah ! mon Dieu , oui. La pauvre jeune personne est fort à plaindre : hier encore , pour me payer le loyer qu'elle me doit , elle voulait se défaire d'une petite bague à laquelle elle paraissait pourtant tenir beaucoup ; elle me disait de la lui faire vendre à tout prix...

BELCOUR.

O ciel !... une si charmante personne réduite à ces extrémités !... Vendez plutôt l'écrin ; donnez-le-lui , si elle veut l'accepter.

M^{me} FULMER, à part.

Bon ! nous y voilà. (Haut.) Elle l'acceptera , je vous en répons... Mais je vous admire... Avec quelle générosité , avec quelle facilité vous faites un si riche cadeau !...

BELCOUR.

Si riche ! si riche ! une belle bagatelle ! Je lui en donnerai dix fois autant , si cela peut lui plaire.

M^{me} FULMER.

Dix fois autant !... Allons , allons ; votre succès est

sûr. Ecoutez, je vais sur-le-champ lui montrer cet écriin : le capitaine et son fils ne sont pas ici ; elle est seule ; le moment est favorable...

BELCOUR.

Eh ! mais, non ; cela ne se peut pas. Je pense que ces diamans sont à miss Rusport, à qui je dois les rendre...

M^{me} FULMER.

C'est qu'il ne faudrait pas différer... La circonstance est pressante... Vous savez ce qu'on dit : un bienfait en vaut deux, quand il arrive à propos... Je ne retrouverais peut-être pas l'occasion...

BELCOUR.

Dans le fait, je puis reporter à miss Rusport des diamans trois fois plus beaux que les siens...

M^{me} FULMER.

C'est cela même... et quand vous ne seriez que les lui changer, elle en serait charmée : en fait de parure, les dames préfèrent toujours les plus nouvelles... Mais vous dites cela peut-être pour me reprendre l'écriin... tout comme il vous plaira... Si vous n'avez pas de confiance en moi, le voici... (A part.) Il faut payer d'audace.

BELCOUR.

Eh ! non, gardez-le : à qui voulez-vous que je m'adresse ?... Mais, dites-moi, de quel prétexte allez-vous vous servir ?...

M^{me} FULMER.

De quel prétexte?... Il n'en faut pas ; une femme est toujours bien aise de voir de beaux diamans ; je lui montrerai ceux-ci comme pour les lui faire admirer ; je lui dirai, ce qui est vrai, qu'on me les a laissés de confiance ; et puis tout doucement , quand cette vue aura fait sur elle une certaine impression , j'amènerai les choses de loin , avec adresse , avec délicatesse... Laissez-moi faire.

BELCOUR.

C'est cela ; tu t'y entends à merveille.

M^{me} FULMER.

Vous vous moquez ; la nature du cadeau en rend l'offre plus facile ; un écrin de diamans de cette valeur !... dans la position où elle est !... cela ne se refuse pas ; et l'accepter une fois , vous sentez que c'est s'engager à la reconnaissance.

BELCOUR.

Tu es charmante. Allons , je vais sur-le-champ me procurer d'autres diamans pour miss Rusport ; elle n'y perdra pas... au contraire... Je crois pourtant que je fais là une étourderie...

M^{me} FULMER.

Bon !... quand c'en serait une , la femme la plus sage n'est point fâchée qu'on fasse pour elle une étourderie : elle en est plus certaine d'être aimée.

BELCOUR.

Je n'ai pas un instant à perdre ; je remets mon sort entre tes mains , ma chère Fulmer !...

M^{me} FULMER.

Fiez-vous-en à moi. Vous m'avez intéressée : je n'ai jamais su désespérer les jeunes gens bien amoureux. Je suis d'une bonté !...

BELCOUR.

Je reviendrai dans une heure.

M^{me} FULMER.

Dans une heure ! le terme est court... N'importe, il me suffira. Revenez.

BELCOUR.

Que je t'aurai d'obligation !... Je m'en acquitterai... tu peux y compter. (Il l'embrasse.) Adieu, ma chère amie.

(Il sort.)

M^{me} FULMER.

Adieu, adieu. Vous êtes un aimable jeune homme, et... (Quand il est parti.) une bien bonne dupe.

SCÈNE IX.

M^{me} FULMER seule.

Fulmer !... Eh ! Fulmer !... arrive donc !... Hé ! vite !

SCÈNE X.

FULMER, M^{me} FULMER.

FULMER.

Me voilà : qu'y a-t-il de si pressé ?

M^{me} FULMER.

Ce qu'il y a ? regarde un peu : que penses-tu de ces bijoux ?

FULMER.

Qu'est-ce que c'est ? un écrin de diamans !... Comment ? diable !... déjà ? Comment as-tu fait ?...

M^{me} FULMER.

Ah ! ah ! devine.

FULMER.

Oh ! ça, est-ce que tu aurais exercé ici ton ancien talent ?... Tu étais d'une adresse pour escamoter une bourse, un bijou ; aussi avais-tu été à bonne école !

M^{me} FULMER.

Eh ! non ; où vas-tu chercher cela ? Belcour m'a donné cet écrin...

FULMER.

Il te l'a donné ?

M^{me} FULMER.

C'est-à-dire qu'il m'a chargée de l'offrir en son nom à miss Louisa, dont il est plus épris que jamais !...

FULMER.

Voilà un jeune homme bien confiant, et un écrin bien employé !

M^{me} FULMER.

Il doit revenir dans une heure ; il n'y a pas un instant à perdre pour...

FULMER.

Pour décamper, n'est-ce pas ?

M^{me} FULMER.

Tu l'as dit.

FULMER.

On en revient toujours à ses premières inclinations. Je reconnais mon aimable bohémienne.

M^{me} FULMER.

Nous pouvons nous retirer dans quelque province éloignée , en Ecosse...

FULMER.

Si nous passions le détroit , qu'en dis-tu ? de l'autre côté de la mer ? il me semble que cela vaudrait mieux.

M^{me} FULMER.

Nous y serions plus en sûreté.

FULMER.

Il ne nous faut pas un gros bagage.

M^{me} FULMER.

Ni de grands préparatifs. Nous avons de quoi faire face aux frais de route.

FULMER.

Je fais un abandon général à mes créanciers de tout mon avoir ; je me dépouille entièrement pour eux : que peuvent-ils exiger de plus ?

M^{me} FULMER.

Rien , assurément.

FULMER.

S'ils aiment la lecture , ils auront de quoi se satisfaire ; je leur laisse mon fonds de librairie.

M^{me} FULMER.

Si , pour supporter leur perte , ils ont besoin de philosophie , ils en trouveront une provision , tant reliée que brochée , sur les tablettes du magasin.

FULMER.

Allons, Margarita, partons; quittons cet ingrat pays où les honnêtes gens ont tant de peine à vivre.

M^{me} FULMER.

Adieu, monsieur Belcour.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE XI.

Le théâtre change. La scène est chez M. Stockwell.

MISS CHARLOTTE, STUKELY.

CHARLOTTE.

M. Stockwell est sorti, dites-vous ?

STUKELY.

Oui, Madame; il sera bien fâché de ne s'être pas trouvé au logis pour vous recevoir.

CHARLOTTE.

Je venais lui faire mes sincères remerciemens. Vous en savez bien le motif: c'est vous, Monsieur, qui avez eu la complaisance de m'apporter de sa part les trois cents livres sterling que je lui avais demandées à emprunter.

STUKELY.

Et j'ai eu l'honneur de vous dire que vous lui feriez plaisir, toutes les fois que vous vous adresseriez à lui en pareille circonstance.

CHARLOTTE.

Cela est trop obligeant. Il ne veut pas non plus gar-

der mes diamans, et il m'a annoncé qu'il me les renverrait... Quel est ce M. Belcour à qui il a donné la commission de me les rapporter ?...

STUKELY.

M. Belcour est un jeune créole qui arrive de la Jamaïque, et auquel M. Stockwell prend le plus vif intérêt.

CHARLOTTE.

Il le loge chez lui, je crois ?

STUKELY.

Oui, Madame ; mais M. Belcour n'est pas ici non plus pour l'instant. C'est un jeune homme d'une extrême vivacité ; il était rentré tout à l'heure avec beaucoup de précipitation, et il est ressorti de même. Il n'aime pas à rester en place, à ce qu'il me paraît.

CHARLOTTE.

Lorsqu'il viendra chez moi de la part de son ami, M. Stockwell, il peut être sûr d'être bien reçu... Mais que vois-je ?... voici quelqu'un de ma connaissance !... le major O'Flaherty ?...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, le major O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

Oui, Miss, c'est moi-même, comme vous le voyez. J'ai reconnu votre voiture à la porte ; on m'a dit que vous étiez ici, et je suis entré par deux raisons que je vais avoir l'honneur de vous expliquer.

CHARLOTTE.

Je suis toujours fort aise de vous voir, Major. Monsieur Stukely, que je ne vous retienne point ; faites vos affaires.

STUKELY.

J'allais vous en demander la permission.

(Il salue et sort.)

SCÈNE XIII.

MISS CHARLOTTE, le major O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

Ma première raison, c'est de vous présenter mes très-humbles hommages, et de vous offrir mes petits services, s'ils peuvent vous être utiles.

CHARLOTTE.

Je vous suis fort obligée, major. Et la seconde ?

O'FLAHERTY.

La seconde, c'est que j'ai à vous apprendre une nouvelle. Je suis brouillé avec milady Rusport, avec votre belle-mère.

CHARLOTTE.

Et peut-être vous désirez que je me mêle du raccommodement ? Je suis toute prête.

O'FLAHERTY.

Du raccommodement?... point du tout. Je ne veux point qu'il y ait de raccommodement.

CHARLOTTE.

Cela est donc bien sérieux?... A quelle occasion?...

O'FLAHERTY.

Je vais vous le dire ; moi , je ne cache rien. Je m'étais mis sur le pied , vous savez , de rendre à milady des soins , des assiduités ; j'avais des projets , ils étaient légitimes ; et je puis dire qu'en épousant le major Denis O'Flaherty , elle n'aurait pas rencontré un mal-honnête homme.

CHARLOTTE.

Je puis rendre justice à votre galanterie ; j'en ai été souvent témoin.

O'FLAHERTY.

Eh bien ! tantôt elle me charge de porter une lettre de sa part au capitaine Dudley , un brave et digne homme ; elle me fait promettre que j'exigerai de lui qu'il fasse ce qu'elle lui mande par sa lettre ; je ne savais pas seulement de quoi il s'agissait ; n'importe , je le promets ; j'apprends ensuite du capitaine lui-même que milady veut et ordonne qu'il s'éloigne de Londres à l'instant avec sa famille.

CHARLOTTE.

Avec sa famille ?

O'FLAHERTY.

Oui , Miss ; mais ce n'est rien encore que cela ; mon vieux camarade , le capitaine , y consent ; je retourne rendre compte à milady du succès de ma négociation ; et voilà qu'en causant elle m'apprend que le pauvre capitaine lui a fait demander quelque secours d'argent , pour pouvoir se mettre d'une expédition sur la côte

d'Afrique... je ne sais où... Eh bien! lui dis-je, vous qui êtes riche, vous lui avez envoyé bien vite ce dont il avait besoin?... Au contraire, me répond-elle, je l'ai refusé net, et il n'aura pas un sou de moi. A cette parole, je me suis levé, j'ai pris mon chapeau, et je lui ai fait une profonde révérence. Comme je sortais: « Où allez-vous, Major? m'a-t-elle demandé. — Hors de votre maison, bien vite, lui ai-je répondu, avant que le Ciel vous punisse, et que le toit m'écrase en vous tombant sur la tête. »

CHARLOTTE.

Vous lui avez dit cela, Major?

O'FLAHERTY.

« Cela même, très-positivement; et j'ai ajouté: « Oui, soyez sûre que le Ciel vous punira de votre dureté envers un vieux soldat; encore dit-on qu'il est votre parent, et très-proche!... »

CHARLOTTE.

Il est son beau-frère, seulement.

O'FLAHERTY.

Son beau-frère!... Voyez!... cela est odieux. « Allez, ai-je dit en sortant, gardez vos richesses; je ne veux point les partager avec vous, elles me porteraient malheur; le plus horrible de tous les êtres, c'est une créature humaine sans pitié pour ses semblables. Adieu, Milady. » Et je ne veux pas la revoir; et je ne la reverrai pas.

CHARLOTTE.

Ah ! Major !... vous êtes réellement un excellent homme !...

O'FLAHERTY.

Miss Charlotte n'a rien à m'ordonner ?...

CHARLOTTE.

Je vous suis obligée. Je suis venue ici pour voir le maître de la maison ; je l'attends ; et je ne voudrais pas abuser de votre complaisance.

O'FLAHERTY.

C'est moi-même qui craindrais de vous importuner. Miss Charlotte, je vous présente mon très-humble respect.

(Il salue et sort.)

SCÈNE XIV.

CHARLOTTE seule.

La drôle d'aventure !... Le singulier homme que ce bon Irlandais !... A lui voir faire la cour à ma belle-mère, je le croyais avide, intéressé ; et il se trouve qu'il est du caractère le plus généreux !... Je suis charmée d'avoir fait cette découverte à son avantage, et je ne suis pas trop fâchée, je l'avoue, du désappointement qui arrive à ma chère belle-mère... elle le mérite bien !... Mais quel est ce jeune homme ?... c'est sans doute le nouvel arrivé, le jeune ami de M. Stockwell.

SCÈNE XV.

MISS CHARLOTTE, BELCOUR.

BELCOUR.

Madame, j'ai l'honneur...

CHARLOTTE.

C'est monsieur Belcour?...

BELCOUR.

Moi-même.

CHARLOTTE.

Votre ami, monsieur Stockwell, m'avait annoncé votre visite ; mais je puis la recevoir ici...

BELCOUR.

La rencontre est heureuse pour moi... (A part.) Une fort jolie personne!...

CHARLOTTE.

Vous êtes nouvellement arrivé dans ce pays-ci, Monsieur ; puis-je vous demander si Londres est de votre goût?...

BELCOUR.

J'en suis dans l'enthousiasme ; il me semble que c'est le séjour de la richesse, des plaisirs, et en même tems de l'industrie, de l'activité...

CHARLOTTE.

Oui ; tous les matins on se tourmente pour gagner de l'argent, et tous les soirs on s'amuse à le dépenser. Et n'avez-vous pas fait quelque remarque particulière ?

BELCOUR.

Pardonnez-moi, Madame; j'ai remarqué d'abord que les femmes y sont charmantes, et ensuite que les hommes sont très-prompts à s'en laisser charmer.

CHARLOTTE.

Vous avez déjà vu cela? Vous êtes un habile observateur!...

BELCOUR.

Et les mêmes observations se présentent encore à moi dans ce moment; la première, d'après ce que je vois; la seconde, d'après ce que j'éprouve.

CHARLOTTE.

Ah! de la galanterie!... Laissons cela, je vous prie; point de compliments... N'avons-nous pas une affaire à traiter ensemble?... Il me semble que M. Stockwell m'a fait dire que vous me remettiez un écrin que je lui avais envoyé, et qu'il a eu la noblesse de ne pas vouloir garder?...

BELCOUR, à part.

Aïe! aïe!... Voilà un mauvais moment à passer.... Comment en sortirai-je?...

CHARLOTTE.

Que dites-vous?

BELCOUR, embarrassé.

Il est vrai, Madame... J'ai reçu cette commission de M. Stockwell... Voici un écrin dans ma poche... prenez-le... serrez-le... (Il lui donne un écrin.) il n'y manque rien... ne vous donnez pas la peine de l'examiner.

CHARLOTTE.

Comment?... Voilà une singulière manière de traiter cette affaire!... Vous voulez que je n'examine pas?...
(Elle ouvre l'écrin.) Ce ne sont pas là mes diamans, Monsieur?...

BELCOUR.

Non, Madame.

CHARLOTTE.

Ceux-ci sont beaucoup plus beaux, et d'une valeur plus considérable?

BELCOUR.

Oui, Madame.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

BELCOUR.

Ne trouvez-vous pas que ceux-ci sont moins anciens, plus à la mode que les vôtres?

CHARLOTTE.

Je le crois, en effet... Je vous suis vraiment très-obligée d'avoir fait pour moi ce troc de mes diamans... Mais, encore une fois, qu'est-ce que cela veut dire? Je ne présume pas que vous ayez l'intention de me faire un présent; à quel titre, et comment pourrais-je le recevoir?

BELCOUR.

Tenez, Madame, ayez quelque pitié de moi. Je vois trop tard que j'ai fait une extravagance; mais je suis incapable d'inventer un mensonge, y allât-il de ma vie.

Il est très-vrai que ce ne sont pas là vos diamans ; j'ai donné les vôtres ; j'en ai disposé comme s'ils m'eussent appartenu, en me promettant de les remplacer par d'autres qui vous plairaient davantage. De grâce, pardonnez-le-moi ; acceptez ceux-ci, non pas en présent, mais en échange ; si vous ajoutiez vos reproches à ceux que je me fais déjà, ma punition serait trop sévère.

CHARLOTTE.

Votre sincérité me désarme, monsieur Belcour ; je garde pour l'instant cet écrin, non pas en échange, mais en dépôt, et parce que je vois que c'est le seul moyen de vous réconcilier avec vous-même ; mais songez très-sérieusement que je ne puis rien accepter au-delà de ce que valaient mes diamans. Ne pourriez-vous les ravoïr?... vous les avez donnés ?

BELCOUR.

Eh ! oui ; pressé par le moment, ayant fait usage de tout l'argent que j'avais sur moi, et ne me trouvant plus que cet écrin dans la poche...

CHARLOTTE.

Ah ! j'entends ; vous en avez disposé pour faire une bonne action ; le motif peut vous servir d'excuse...

BELCOUR.

Une bonne action?... Je crains bien que mon intention ne fût pas aussi louable, aussi pure que vous avez la bonté de le supposer.

CHARLOTTE.

Comment donc?... Expliquez-vous.

BELCOUR.

Pardon ; mais c'est une aventure dont il me semble que je ne dois pas... que je n'oserais vous entretenir...

CHARLOTTE.

Vraiment !... mais je devine alors de quoi il s'agit ; voilà qui justifie une partie de vos remarques ; vous avez été bien prompt à vous laisser charmer ; vous avez déjà fait un choix ?

BELCOUR.

Un choix ? non. Un choix suppose quelques réflexions, et il n'y en a eu aucune de ma part. J'ai été surpris, vaincu, en un instant, avant de connaître même l'aimable vainqueur qui m'a subjugué.

CHARLOTTE.

Vous piquez ma curiosité ; allons, faites-moi votre confidence ; vous pouvez compter sur ma discrétion.

BELCOUR.

Je vous ai déjà dit que je n'oserais...

CHARLOTTE.

Je l'exige ; que je sache au moins à qui vous avez donné mes diamans ; je vous le pardonne à cette condition.

BELCOUR.

Eh bien !... c'est à une jeune personne nouvellement arrivée de province, toute charmante ; je la connais bien peu, comme vous pouvez croire ; elle loge dans Piccadilly, chez un libraire nommé Fulmer.

CHARLOTTE.

Chez Fulmer, dites-vous ?... singulière rencontre !...
Serait-ce miss Louisa Dudley ?...

BELCOUR.

C'est son nom , ou celui qu'elle se donne. Sa position malheureuse la rend encore plus intéressante ; des parens durs et cruels...

CHARLOTTE.

Il est vrai qu'elle n'a pas à se louer de toutes les personnes de sa famille.

BELCOUR.

Qu'est-ce , Madame ? vous la connaissez ?

CHARLOTTE.

Dispensez-moi , quant à présent , de vous en dire davantage. (A part.) Il faut auparavant que j'aie éclairci le fond de cette aventure.

BELCOUR.

Puis-je me flatter que vous ayez fait grâce à la légèreté de ma conduite ?

CHARLOTTE.

N'en parlons plus. Ainsi c'est à miss Louisa que vous avez donné mes diamans ?... Et elle les a reçus ?

BELCOUR.

Je l'espère , et je le désire.

CHARLOTTE.

Et moi , j'en doute. Il y a là quelque chose que je ne puis comprendre.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, STUKELY.

STUKELY.

Madame , monsieur Stockwell vient de m'envoyer dire qu'il est retenu par une affaire , et qu'il ne rentrera pas aussitôt qu'il le croyait. Je craindrais que vous ne l'attendissiez long-tems...

CHARLOTTE.

Allons ; je reviendrai dans un moment plus favorable.

STUKELY.

Ou lui-même il aura l'honneur d'aller chez vous.

CHARLOTTE.

Monsieur Belcour , donnez-moi la main jusqu'à ma voiture ; et en y allant je vous demanderai encore quelques explications. (*A part.*) Il faut absolument démêler la vérité de cette histoire dans laquelle ma chère Louisa se trouve compromise.

BELCOUR.

Madame , je suis à vos ordres.

CHARLOTTE.

Adieu , monsieur Stukely.

STUKELY, *saluant.*

Madame !...

BELCOUR, *à part.*

Je suis trop heureux d'avoir trouvé dans miss Charlotte une personne aussi aimable et aussi indulgente.

(Il donne la main à miss Charlotte , et ils sortent ensemble Stukely rentre dans l'appartement.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La scène est chez Fulmer.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISA, CHARLES DUDLEY.

CHARLES, appelant.

MONSIEUR Fulmer!... madame Fulmer!... Ils ne répondent point!... Il est singulier que nous ne les trouvions ni l'un ni l'autre.

LOUISA.

Ordinairement, il en reste au moins un des deux à la maison.

CHARLES.

Je ne sais pourquoi la mine de ces gens-là ne me revient pas... Je ne voudrais pas m'y fier... Mais, de grâce, répétez-moi donc cette histoire de diamans; car elle est inconcevable.

LOUISA.

Vous savez que je suis allée rendre à miss Charlotte sa visite; je l'ai trouvée arrivant de chez M. Stockwell;

elle a commencé par me forcer d'accepter ces trois cents livres sterling que je viens de remettre à mon père...

CHARLES.

Bonne Charlotte!... Ensuite...

LOUISA.

Ensuite elle m'a dit qu'elle avait vu M. Belcour, et que dans leur conversation il lui avait assuré positivement qu'il m'a fait présent d'un écrin de diamans...

CHARLES.

Et que vous l'aviez reçu?

LOUISA.

Il s'en flattait; M^{me} Fulmer paraissait mêlée dans cette négociation.

CHARLES.

Le pis que j'y trouve, c'est que vous y soyez compromise... Quelle idée ce M. Belcour se fait-il de nous? Comment se permet-il d'assurer que vous recevez de lui des présens?

LOUISA.

Il est certain qu'il m'importe que ce mystère soit éclairci.

CHARLES.

C'est moi, c'est votre frère que ce soin regarde... N'inquiétons point mon père de cette aventure... Les Fulmer ne sont point ici; ils peuvent tarder long-tems à revenir; je vais m'adresser à M. Belcour lui-même;

je le trouverai chez M. Stockwell ; je saurai de lui la vérité de cette affaire.

LOUISA.

Vous irez sans doute aussi remercier l'aimable miss Charlotte ?

CHARLES.

Oui , ma sœur , j'irai. Vous savez combien j'aime miss Charlotte ; j'ose m'en croire aimé ; pourquoi faut-il que ma mauvaise fortune me défende de penser à des nœuds qui auraient fait mon bonheur ?

LOUISA.

Et le sien. Je vous plains , mon frère , et je vous admire.

CHARLES.

Nous sommes pauvres , Louisa , et nous devons avoir les vertus de l'infortune. Elle nous commande la prudence , et je vous engage à vous défier de Belcour. Il peut avoir des vues honorables ; il peut aussi n'être qu'un homme léger , sans principes ; c'est ce que je pourrai reconnaître dans la conversation que je me propose d'avoir avec lui. En attendant , je vous le répète , agissez avec prudence ; défiez-vous ; je crains pour vous quelque piège.

LOUISA.

Monsieur Belcour ne paraît pas capable de fausseté ; je croirais plutôt qu'il pousse à l'excès la franchise...

CHARLES.

Ne vous laissez pas trop prévenir en sa faveur...

Souffrez ce conseil de la part d'un frère à qui votre réputation est aussi chère que la sienne, et qui sera toujours prêt à braver tous les périls pour vous protéger et pour vous défendre... Adieu, ma sœur.

(Il sort.)

LOUISA.

Revenez bientôt, mon cher frère.

SCÈNE II.

LOUISA seule.

Charles a raison... Belcour est un jeune homme prompt à céder à toutes les impressions... elles sont chez lui trop vives pour être durables... Mais il paraît bien éloigné du mensonge et de la dissimulation : un air aussi ouvert que le sien n'est pas celui d'un mal-honnête homme... La brusquerie même de ses manières a quelque chose de piquant et d'aimable... Avec quelle grâce, avec quelle délicatesse il a obligé mon père!... Mais, que dis-je ? il attaque ma réputation!... il la compromet au moins!... J'ai à me plaindre de lui ; comment se fait-il que je ne puisse lui en vouloir ?... et même, lors que je descends dans mon cœur, je crains, hélas!... d'y trouver un sentiment... que je saurai renfermer, ou plutôt que je saurai vaincre... Il le faut... je suis destinée à vivre malheureuse!...

SCÈNE III.

BELCOUR, LOUISA.

BELCOUR, en entrant, à part.

Elle est seule!...

LOUISA, l'apercevant, jette un cri.

Ah!...

BELCOUR, s'approchant.

Ne craignez rien... Oh! que je suis heureux de vous revoir!... de vous trouver seule! de pouvoir vous témoigner tout ce que je sens pour vous!... Je suis étranger dans ce pays; j'ignore l'art de la galanterie... C'est une espèce de sauvage qui vous adresse ses vœux...

LOUISA.

Je ne peux vous entendre, monsieur Belcour; laissez-moi; sortez... votre impétuosité ne sert qu'à m'effrayer...

BELCOUR.

Non, non; vous m'inspirerez votre douceur; apprenez-moi comment je dois être pour vous plaire... je le serai... Voyez en moi un esclave soumis et fidèle...

(Il se jette à ses pieds.)

LOUISA.

Levez-vous, monsieur Belcour, levez-vous; je le veux... (Il se relève.) Si quelqu'un venait!... N'êtes-vous pas content? n'avez-vous pas déjà assez nui à ma réputation?...

BELCOUR.

Qui ! moi ? j'aurais eu ce malheur ?... J'aurais commis ce crime ?...

LOUISA.

Osez-vous le nier, quand vous avez dit vous-même à miss Charlotte que vous m'aviez donné des diamans ?...

BELCOUR.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à vous offrir une parure que vous embellirez , si vous daignez en faire usage ?...

LOUISA.

Quel est donc ce discours ? Je crois que vous extravaguez !...

BELCOUR.

Peut-être M^{me} Fulmer ne vous a-t-elle pas encore dit que l'écrin vous est destiné ?... Tout ce que vous voudrez, ma fortune, mon existence et moi-même, il n'est rien que je ne sois prêt à vous consacrer pour toujours...

LOUISA.

Laissez-moi, Monsieur ; encore une fois, je ne dois pas entendre de pareils discours... Que m'importe votre fortune !

BELCOUR.

Je connais votre position ; celui qui passe ici pour votre frère ne l'est pas ; ce titre supposé en cache-t-il un autre ?... Votre cœur est-il engagé ?... Ah ! laissez-moi me flatter que mon amour, ma persévérance...

LOUISA.

C'en est trop : quelle opinion avez-vous de moi ?...

BELCOUR.

Au lieu de ce frère prétendu qui ne peut vous aimer la moitié autant que moi, souffrez que je devienne votre protecteur, votre ami, votre amant...

(Il lui prend la main, qu'elle retire aussitôt avec force.)

LOUISA.

N'approchez pas de moi, et ne me revoyez jamais.
Adieu...

(Elle fait un mouvement pour s'éloigner ; Belcour l'arrête, se jette à ses pieds, ressaisit une de ses mains qu'elle veut encore retirer.)

BELCOUR.

Arrêtez ! arrêtez ! adorable Miss ! vous me mettriez au désespoir ; c'est à vos genoux que je vous jure que je ne vous quitterai pas sans avoir obtenu...

LOUISA.

Que faire ?..... que devenir ?..... (Elle aperçoit son frère.)
O Charles ! j'ai recours à vous... Venez me secourir...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLES DUDLEY.

CHARLES.

Que vois-je ?... Levez-vous, misérable que vous êtes, et défendez-vous.

BELCOUR, se levant.

Misérable !

(Louisa s'échappe et rentre.)

CHARLES.

Celui qui insulte cette jeune personne est un misérable ; défendez-vous , vous dis-je.

(Il ne tire l'épée qu'à demi.)

BELCOUR.

Je suis prêt à vous faire raison.

CHARLES.

Je ne me trompe pas ; votre nom , je crois , est Belcour ?

BELCOUR.

C'est moi-même.

CHARLES.

Etrange , inexplicable conduite que la vôtre ! Vous vous montrez à-la-fois généreux et vil ! Je vois en vous le bienfaiteur et le persécuteur de ma famille : c'est Charles Dudley qui vous parle , le frère , le protecteur de cette jeune personne que vous avez effrayée , insultée...

BELCOUR.

Le frère !... Ah ! donnez-vous votre véritable titre !...

CHARLES.

Qu'est-ce que cela signifie ?... Vous avez employé le mensonge pour noircir la réputation de ma chère Louisa... Vous vous êtes vanté de lui avoir donné des diamans ; quel était votre but ? Comment vous justifierez-vous ?...

BELCOUR.

Vos questions viennent trop tard ; le nom de Belcour et la qualification de misérable ne se sont jamais trou-

vés ensemble... Si vous m'aviez interrogé avant de prononcer cette parole inconsiderée, j'aurais peut-être consenti à vous répondre ; mais à présent je n'ai point d'explication à vous donner ni à vous demander... Défendez-vous vous-même.

(Tous deux mettent l'épée à la main et se battent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISA, qui entre la première, et ensuite O'FLAHERTY.

LOUISA.

Arrêtez !... arrêtez !... Au nom du ciel !... Charles !... Monsieur Belcour !... A l'aide ! Monsieur ! accourez vite !... empêchez-les de s'égorger !...

O'FLAHERTY, se mettant au milieu d'eux et les séparant.

Par saint Patrice !... y pensez-vous ? Prenez donc garde à cette pauvre enfant et au mal que vous lui faites... Elle va s'évanouir !

CHARLES, la prenant dans ses bras.

Chère Louisa, remettez-vous... Revenez à vous... c'est votre cause que je défends...

BELCOUR, à part.

Je crois que je le tuerais à présent pour les caresses qu'il lui fait... Je meurs de jalousie...

O'FLAHERTY, à Belcour.

Ah ! Monsieur, votre très-obéissant... C'est vous que j'ai eu l'honneur de rencontrer ici, tantôt, cou-

rant comme un Calmouk ; et, maintenant, je vous trouve l'épée à la main contre ce jeune homme, qui ne me paraît pas plus sensé que vous.

BELCOUR.

Monsieur Dudley, quand vous aurez fait revenir votre prétendue sœur à elle-même, vous savez où l'on peut me trouver : je vous attends... Songez-y.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

O'FLAHERTY, LOUISA, CHARLES.

O'FLAHERTY.

Eh bien ! il ne peut pas éviter à son adversaire la peine de l'aller chercher ; il lui donne un rendez-vous, quand ils pourraient sortir ensemble... Mais il vous a nommé Dudley, jeune homme ; seriez-vous le fils de mon bon ami le capitaine ? Je venais pour le voir.

CHARLES.

Le capitaine est mon père, et voici ma sœur. Aidez-moi, je vous prie, à la conduire dans sa chambre ; en l'absence de mon père, je me ferai un honneur de recevoir son digne ami.

O'FLAHERTY.

Allons, soit. Venez, ma belle petite. Je vous vois une affaire d'honneur sur les bras, si je ne me trompe ; ne cherchez pas ailleurs un second ; Denis O'Flaherty est à votre service ; mais ne tirez jamais l'épée devant une femme, mon jeune ami ; cela ne se fait pas : souvenez-

vous de cela toute votre vie : on ne doit jamais tirer l'épée devant une femme , jamais. Allons , allons.

(Ils rentrent tous les trois.)

SCÈNE VII.

La scène est chez M. Stockwell.

STOCKWELL seul.

Oui , j'ai du plaisir à penser que l'épreuve que j'ai déjà faite de Belcour a tourné à son avantage... Il me devient à chaque instant plus cher... Sa générosité envers le vieux capitaine Dudley , la délicatesse qu'il a mise à l'obliger , la manière toute naturelle et toute modeste dont il m'a raconté sa bonne action , un fonds de probité et d'honneur auquel se joint un peu d'étourderie et d'impétuosité... le tout ensemble compose un heureux et estimable caractère... J'aurais voulu qu'il pût convenir à miss Charlotte Rusport... mais il s'est laissé prendre ailleurs... un peu promptement , j'en conviens... ; au moins la jeune personne paraît-elle aussi honnête , aussi vertueuse qu'elle est belle... Il faut savoir qui elle est... et si elle ne lui convient pas!... Mais , non ; je ne serai pas obligé de déployer avec lui le pouvoir d'un père... Je n'aurai qu'à me féliciter d'un tel fils ; et bientôt , abjurant une pénible contrainte , je pourrai le reconnaître , l'embrasser et lui déclarer à lui-même... Mais le voici... Dans quel état ? Que lui est-il arrivé?... O mes flatteuses espérances !... seriez-vous renversées?...

SCÈNE VIII.

STOCKWELL, BELCOUR.

BELCOUR entre vivement, et se jette sur un sofa, en se parlant à lui-même.

Maudit emportement!... Que je m'en veux à moi-même!... Pourquoi suis-je né sous la zone torride?... Pourquoi en ai-je tous les feux dans mon bouillant caractère?...

STOCKWELL.

Qu'est-ce, monsieur Belcour?... Remettez-vous... vous paraissez dans un trouble?...

BELCOUR.

Oui, je suis troublé!... Je l'étais encore plus, il n'y a qu'un moment... J'étais hors de moi!... Que suis-je venu faire dans cette triste et froide contrée, habitée par la duplicité, par la ruse artificieuse?...

STOCKWELL.

Vous aurez rencontré quelque fripon sur votre chemin; cela se trouve partout; il ne faut pas en conclure d'une manière générale contre les habitans du pays où vous êtes...

BELCOUR.

Ce n'est pas cela... c'est à moi que j'en veux le plus... je me suis laissé aller à un mouvement de colère, de folie furieuse.... Et, rendu à la raison, je voudrais!... (A part.) Misérable!... il m'a dit : Misérable!... cela ne peut pas se pardonner. (A M. Stockwell.) De grâce, monsieur Stockwell, ne faites pas attention à moi.

STOCKWELL.

Il lui est arrivé quelque chose d'extraordinaire !

BELCOUR, toujours se parlant à lui-même.

Ce mal-avisé d'Irlandais avait bien affaire de venir nous séparer !... Le hasard, le premier mouvement nous servait d'excuse.... Mais de sang-froid !... vouloir arracher la vie à un homme !... pour un mot !... (A M. Stockwell.) Monsieur Stockwell, pardon ; je vous tiens bien mal compagnie.

STOCKWELL.

Ne me faites point d'excuses ; ne suis-je pas votre ami ? Écoutez, monsieur Belcour ; je ne veux pas entrer dans vos confidences malgré vous ; mais il y a des occasions où manquer de curiosité, ce serait manquer d'amitié.

BELCOUR.

Je ne puis douter de la vôtre ; je vais encore la mettre à l'épreuve... J'ai besoin de m'épancher... j'ai besoin d'un conseil... Mais, que dis-je ?... il n'est plus tems... je n'ai plus de conseil à prendre.

STOCKWELL.

Vous me mettez au supplice.

BELCOUR.

J'ai une affaire d'honneur... il faut que je me batte !... il faut que je tue ou que je sois tué !...

STOCKWELL, tombant dans un fauteuil.

O Dieu !... que dites-vous ?

BELCOUR.

La vérité.

STOCKWELL.

Vous battre?... pour quelque bagatelle!... le jour même où je vous possède pour la première fois!... Vous ne vous battez pas.

BELCOUR.

O mon ami!... vous ne me conseillerez rien qui soit contraire à l'honneur... J'ai été insulté par le jeune Dudley... Que voulez-vous que je fasse?... Je ne puis souffrir une insulte de qui que ce soit.

STOCKWELL.

D'où est venue cette querelle?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur...

STOCKWELL.

Pourquoi nous interrompre?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là un officier irlandais qui n'entend pas ce qu'on lui dit, et qui soutient qu'on ne peut lui refuser la porte. Il faut, dit-il, qu'il parle sur-le-champ à M. Belcour pour une affaire de la plus haute importance.

BELCOUR.

Faites-le entrer. C'est cet officier irlandais qui nous a séparés, et qui m'apporte sûrement le cartel de Dudley.

III.

10

STOCKWELL.

Qu'il vienne donc.

(Le Domestique sort.)

(A part.) Quel malheur me menace ! et comment le prévenir ?

SCÈNE X.

STOCKWELL, BELCOUR, O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY, à Belcour.

Dieu vous conserve, mon cher bon ami... (à Stockwell.)
Et vous aussi, Monsieur !... J'ai une petite bagatelle à vous dire en particulier, jeune homme.

BELCOUR.

Vous pouvez parler haut : Monsieur est mon intime ami.

O'FLAHERTY.

En ce cas-là, voici ce que c'est, une chose très-simple : l'enseigne Dudley désirerait mesurer son épée avec la vôtre, mon jeune ami. Il vous attendra, à dix heures précises du soir, à Green-Park, dans l'endroit où se vident ordinairement ces sortes d'affaires. Vous le connaissez, peut-être ?

STOCKWELL.

Je le connais.

BELCOUR.

J'aurai soin de m'y rendre.

STOCKWELL.

Nous irons tous deux ; je conduirai moi-même M. Belcour sur le pré.

O'FLAHERTY.

Vous, mon brave homme ?

STOCKWELL.

Je lui servirai de témoin.

O'FLAHERTY.

Et moi, je serai le témoin de Dudley ; et si vous vouliez , Monsieur, me faire l'honneur ?...

STOCKWELL.

Ne m'en défiez pas ; je serais assez fou pour cela peut-être ; ne me faites pas souvenir de ma jeunesse.

O'FLAHERTY.

Ce sera comme il vous plaira ; je serai à vos ordres. Mais il ne faut pas que j'oublie une partie essentielle de ma commission : Belcour, voici la somme que vous avez prêtée au vieux Dudley ; deux billets de banque de cent livres sterling chacun ; voyez , c'est bien cela ; vous aurez la bonté de dire que je vous les ai remis ; je ne vous demande pas d'autre quittance.

BELCOUR.

Je n'en veux point ; reportez-les.

O'FLAHERTY.

Pardonnez-moi ; il faut que vous les gardiez, s'il vous plaît , parce qu'à présent que le père est quitte envers vous , le fils peut vous tuer régulièrement ; et ce sera pour vous une leçon qui vous apprendra à ne pas insulter une autre fois la sœur d'un homme d'honneur.

BELCOUR.

La sœur, dites-vous ?

O'FLAHERTY.

Oui, la sœur, la propre sœur. Je ne parle pas très-bien, je le sais ; mais pourtant je me fais comprendre ; miss Louisa Dudley, c'est son nom ; une fort aimable et fort honnête personne. C'est très-mal à vous, Belcour, de vouloir faire le galant hors de propos... Diantre ! il faut savoir à qui l'on s'adresse. Ah ! ça, vous m'avez bien entendu tous les deux ; je vous souhaite toute sorte de bonheur... A ce soir, mes bons amis ; ce sera une charmante partie, sur mon honneur. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

STOCKWELL, BELCOUR.

STOCKWELL.

Ainsi c'est avec le jeune Dudley que vous avez eu querelle ?... avec le fils de ce digne homme que vous avez obligé ?...

BELCOUR.

Avec lui-même.

STOCKWELL.

A l'occasion de sa sœur ?

BELCOUR.

Elle passe pour sa sœur, et cet officier le croit comme les autres ; mais elle n'est pas sa sœur, elle est sa maîtresse.

STOCKWELL.

Sa maîtresse?... cette jeune personne si aimable, si modeste, que j'ai vue ce matin?...

BELCOUR.

Elle-même; elle se donne pour la fille du capitaine Dudley.

STOCKWELL.

Et ce vieux capitaine se prêterait à ce mensonge?... Vous m'en avez parlé comme d'un homme d'honneur.

BELCOUR.

C'est l'opinion que je m'en étais faite; j'avais aussi l'idée la plus avantageuse de la jeune personne; et si l'on ne m'eût donné des renseignemens positifs... Miss Charlotte Rusport m'a paru la connaître; mais elle a refusé de s'expliquer avec moi sur ce qu'elle en savait.

STOCKWELL.

A propos, vous ne m'avez pas dit comment vous avez été accueilli vous-même par miss Rusport?

BELCOUR.

Avec grâce, avec bonté; c'est une charmante personne.

STOCKWELL.

Depuis que vous êtes allé chez elle, j'ai appris indirectement qu'elle est fort prévenue en faveur de Charles Dudley; c'est pour lui, sans doute, qu'elle m'a emprunté les trois cents guinées; elle lui aura remis cette somme, qui sert précisément à vous rembourser celle que vous aviez donnée au capitaine.

BELCOUR.

Cela est assez probable ; mais , en ce cas , Dudley la trompe , en lui faisant accroire qu'il l'aime , tandis qu'il est l'amant secret de Louisa.

STOCKWELL.

Quand je rassemble toutes les circonstances , je commence à croire qu'on vous en a imposé sur le compte de cette jeune personne.

BELCOUR.

Que voulez-vous ? je n'aurais jamais formé un doute sur sa vertu , si je n'en avais cru que mes yeux et mon cœur ; mais ce qui m'a été dit par des personnes qui doivent la bien connaître...

STOCKWELL.

Quelles sont ces personnes ?

BELCOUR.

Les maîtres de la maison où elle demeure avec ses prétendus parens ; M. et M^{me} Fulmer auraient-ils voulu me tromper ?

STOCKWELL.

Comment les nommez-vous ?... Fulmer ?

BELCOUR.

Oui , Fulmer , eux-mêmes.

STOCKWELL.

Ce nom m'est connu ; ce sont des fripons , ou je suis bien trompé... Aujourd'hui même Stukely m'a conté une histoire... Ce sont des fripons , vous dis-je... (Il appelle.)

Monsieur Stukely !... monsieur Stukely !... Il ne vient pas... Allons le trouver.

BELCOUR.

O ciel !... est-il possible que j'aie été abusé à ce point ?

STOCKWELL.

Voilà ce que j'avais prévu ; voilà ce que je vous avais annoncé , quand vous m'avez quitté pour courir aux pièges tendus à votre inexpérience... Mais ce n'est pas le moment de vous faire des reproches... Laissez-moi... je vais réfléchir à ce qu'il convient de faire.

BELCOUR.

O mon bon , mon digne ami ! que de peines je vous cause !... Je me remets dans vos mains... Disposez de moi... Mais vous savez ce que prescrit l'honneur...

STOCKWELL.

Je vais chercher Stukely , et puis vous rejoindre.

(Belcour sort.)

SCÈNE XII.

STOCKWELL seul.

Eh bien !... j'étais heureux... ou je croyais l'être... Comme tout est changé !... J'allais le reconnaître pour mon fils... lui ouvrir mes bras... Ce n'est plus le moment... Peut-être au retour... Au retour ! Y en aura-t-il un pour lui ? O ciel ! inspire-moi !... montre-moi le moyen de sortir de la plus cruelle situation où puisse se trouver un père !...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

La scène est à Green-Park. Le théâtre représente un endroit solitaire, dans un bois. L'action se passe sous de grands arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.**STOCKWELL, BELCOUR.***(Tous deux ont leurs épées.)***STOCKWELL.****C'EST** ici le lieu du rendez-vous.**BELCOUR.**

Est-il possible que vous veniez ici pour moi ? que vous vous exposiez ?... De grâce, laissez-moi vider seul cette triste querelle.

STOCKWELL.

Et Stukely n'est pas encore venu?... Je me flattais qu'il pourrait être ici avant nous.

BELCOUR.

On ne peut songer à accorder cette affaire; j'ai été traité de misérable; une pareille injure ne peut pas, ne doit pas se supporter.

STOCKWELL.

C'est un mot dont le jeune Dudley devrait vous faire des excuses.

BELCOUR.

Il me les fera , je vous en réponds ; et je l'y forcerai.

STOCKWELL.

Et s'il s'y refuse , que va-t-il arriver ? Pour réparer le mal que vous avez pu faire à la réputation de la sœur , vous vous proposez le meurtre du frère ?...

BELCOUR.

Le meurtre ?

STOCKWELL.

C'est le nom que la religion donne à l'action que vous voulez commettre. Le faux et brutal honneur de nos tems modernes l'appelle autrement... Dans les tems et chez les peuples anciens , il y a eu aussi des braves qui n'ont pas connu cette manie furieuse... Mais Stukely ne vient point... et voici votre adversaire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLES DUDLEY, O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

Messieurs , je suis votre très-humble. Vous n'avez point de reproches à nous faire ; le rendez - vous était pour dix heures (il tire sa montre.) , et il s'en faut de deux minutes et demie ; voyez vous-mêmes ; je vais très-bien , comptez là dessus ; ainsi nous ne sommes point en retard.

STOCKWELL.

Nous ne vous en accusons pas ; nous ne faisons nous-mêmes que d'arriver.

O'FLAHERTY.

Ah ! fort bien. C'est que je sais un peu ce que c'est que ces affaires-là ; et j'aime que tout s'y passe dans la grande règle... Nous voilà donc tous réunis fort heureusement ; Messieurs, vous savez bien pourquoi vous venez ; je vois que vous avez vos épées ; ainsi nous commencerons quand il vous plaira.

(Les deux jeunes gens mettent la main sur la garde de leurs épées.)

STOCKWELL.

Nous n'avons envie ni de reculer ni de différer ; seulement je voudrais demander à ce jeune homme (En montrant Charles Dudley.) s'il n'attend pas quelques explications de la part de M. Belcour.

CHARLES.

De M. Belcour ?... Non ; ses actions s'expliquent assez d'elles-mêmes ; c'est à vous , Monsieur , que je désirerais faire une question.

STOCKWELL.

Parlez. Je suis prêt à vous répondre.

CHARLES.

Comment se fait-il , monsieur Stockwell , qu'un homme de votre âge et de votre caractère soit ici dans ce moment ? Qu'y vient-il faire ?

STOCKWELL.

J'y viens pour défendre la réputation de miss Louisa

Dudley, injustement compromise ; pour réparer l'offense faite à un jeune personne aussi honnête qu'elle est aimable.

O'FLAHERTY.

Par saint Patrice, ce brave homme sait bien qu'il est venu ici pour se battre ; mais il ne sait plus de quel côté il est ; il change de parti sans s'en apercevoir.

STOCKWELL.

Vous êtes sur le point de tirer l'épée pour repousser une indigne calomnie dirigée contre votre sœur ; vous faites bien, si vous battre est en effet le seul moyen de détruire ce mensonge ; mais songez que si vous demeurez vainqueur, vous perdez les preuves les plus évidentes qui puissent dissiper tous les nuages dont on a voulu obscurcir la bonne renommée de miss Dudley ; en effet, ces preuves périraient avec nous, qui savons mieux que personne ce qui s'est passé.

CHARLES.

Qui vous empêche de le dire ?

STOCKWELL.

M. Belcour pourrait en effet vous donner cette explication ; mais il a reçu de vous un nom qu'il ne mérite pas ; et cette injure lui ferme la bouche à votre égard. Je n'ai pas le même motif de me taire ; et si votre ressentiment vous permet de m'écouter...

O'FLAHERTY.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Ce ne sont là que

des paroles; nous ne sommes pas venus ici pour faire la conversation.

BELCOUR.

Vous avez raison, monsieur le major; et à moins que M. Dudley ne commence par reconnaître son tort. envers moi...

STOCKWELL.

Vous vous êtes mépris à l'égard de la sœur; il s'est mépris à votre égard; votre erreur a produit la sienne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, STUKELY, arrivant avec empressement.

STUKELY.

Monsieur Stockwell....

STOCKWELL.

Ah! c'est vous, Stukely!

STUKELY.

Je viens vous trouver ici, suivant vos instructions. Je n'ai pas perdu un instant pour aller à la recherche que vous m'aviez prescrite; un de nos fripons est découvert et arrêté.

STOCKWELL.

Lequel?

STUKELY.

Le mari, Fulmer.

CHARLES.

Fulmer?

STOCKWELL.

Ecoutez, monsieur Dudley ; ce récit doit vous intéresser. Stukely, vous pouvez parler devant ces messieurs. Dites-leur ce que vous avez appris.

STUKELY.

Vous savez que, me trouvant chez le juge de paix pour une de nos affaires, j'avais entendu quelques personnes venir porter plainte contre des gens qui tenaient une petite boutique de librairie, et qui louaient des appartemens garnis ; on les accusait d'avoir disparu tout d'un coup, laissant à leurs créanciers un mince mobilier sans valeur, et quelques centaines de mauvais volumes...

CHARLES.

Ces gens sont précisément ceux chez qui nous sommes logés.

STUKELY.

Oui, Monsieur. D'après l'ordre que j'ai reçu tantôt de monsieur Stockwell, je suis retourné chez le juge de paix ; et, là, j'ai trouvé Fulmer lui-même entre les mains des constables. Sa femme a échappé jusqu'à présent aux recherches ; mais on espère la découvrir.

STOCKWELL.

C'est elle qui est la plus coupable.

STUKELY.

Le mari se défend assez mal ; il m'a remis pour vous cette lettre, par laquelle je pense qu'il vous demande grâce.

STOCKWELL, après avoir ouvert la lettre.

Monsieur Dudley, voulez-vous la lire ?

CHARLES.

Je suis très-curieux de voir ce qu'elle contient :

(Il lit.)

« Mon cher monsieur Stockwell, vous êtes un
 » homme respectable, et un membre du parlement.
 » Nous avons besoin de votre protection dans notre
 » infortune, et j'espère vous intéresser en vous disant
 » la pure vérité. Il faut convenir que la pauvre M^{me} Ful-
 » mer a eu tort de faire accroire à M. Belcour que
 » miss Louisa était la maîtresse et non pas la sœur
 » de l'enseigne Dudley; elle ne prévoyait pas les suites
 » que pourrait avoir cette espièglerie de son invention...
 • Voilà ce que j'ignorais... Quoi! cette femme a eu
 l'audace!...

STOCKWELL.

Monsieur Belcour a été indignement trompé; étranger
 à nos mœurs, nouvellement arrivé à Londres, il n'a
 pu soupçonner un aussi infâme mensonge..... Mais
 veuillez achever.

CHARLES, continuant à lire.

» Ma femme est allée montrer l'écrin à un bijoutier,
 » par pure curiosité, pour en savoir la valeur; ce mar-
 » chaud s'est imaginé qu'elle voulait vendre ces dia-
 » mans; il s'est dépêché de retenir l'écrin, de la ren-
 » voyer et de nous dénoncer tous deux. Vous voyez,
 » mon très-honorable monsieur Stockwell, que je suis

» arrêté par suite d'un mal-entendu qui cessera quand
 » vous le voudrez. Je me recommande à vos bontés,
 » et suis, en attendant, avec le plus profond respect,
 » Votre très-humble, etc.,

» WILLIAMS FULMER.

En post-scriptum. « Il ne manque rien à l'écrin qui
 » vous sera remis. »

STUKELY.

Cela est vrai ; voici l'écrin , il est complet ; ce n'est pas la faute de ces fripons.

(Il donne l'écrin à M. Stockwell.)

CHARLES.

Monsieur Belcour, nous nous sommes trompés tous deux. Echangeons l'oubli de nos erreurs. Je suis convaincu que vous êtes un homme d'honneur, et je vous demande pardon pour l'expression qui m'est échappée.

BELCOUR.

C'est assez, Monsieur ; je me suis trompé le premier ; et si miss Louisa, si votre aimable et vertueuse sœur était ici, j'aurais été le premier à lui faire les excuses que je lui dois.

CHARLES.

Donnez-moi la main, monsieur Belcour ; je ne me souviens plus de votre tort envers ma sœur ; il a été l'effet de suggestions étrangères ; mais je n'oublierai jamais le service que vous avez voulu rendre à mon père ; c'est votre cœur seul qui vous l'a conseillé.

STOCKWELL.

Major O'Flaherty, trouvez-vous actuellement que ces jeunes gens doivent se battre ?

O'FLAHERTY.

Non , en vérité ; je pense que cela n'est plus nécessaire , et je me connais un peu à ces sortes de choses. Une querelle bien accommodée vaut mieux qu'une victoire qui coûte la vie à un brave homme. Touchez-là , Belcour, touchez-là. Sur ma parole , vous êtes une franche dupe ; mais cela vient de votre candeur ; vous êtes trop honnête , trop confiant pour le pays où vous êtes venu vivre.

BELCOUR.

Ma confiance ne m'exposerait à aucun danger, Major, s'il n'y avait que des hommes aussi estimables , aussi loyaux que vous l'êtes.

STOCKWELL.

Allons-nous en tous chez moi, où j'espère que nous trouverons d'autres personnes... Stukely, vous êtes allé inviter le capitaine Dudley et sa fille à me faire l'honneur de venir ?

STUKELY.

Oui, Monsieur, et le capitaine aurait accepté peut-être l'invitation ; mais sa fille l'a conjuré de ne point la conduire dans une maison où elle craignait de rencontrer quelqu'un qu'elle ne doit plus voir, qu'elle ne veut plus voir, a-t-elle dit.

BELCOUR.

Elle a dit cela?... Oh! que je suis malheureux!... Elle a raison... je me suis rendu indigne d'elle... Voilà ce que je ne me pardonnerai jamais.

STOCKWELL, à Stukely.

Retournez-y sur-le-champ, mon ami; portez au père et à la fille la nouvelle de l'heureuse issue de cette affaire; dites-leur que Charles Dudley est désormais le meilleur ami de Belcour... Conjurez-les de ma part...

BELCOUR.

Oh! si j'osais, j'irais moi-même...

STOCKWELL.

Non, non; il n'est pas tems encore que vous vous présentiez devant miss Louisa; laissez-moi d'abord lui parler, parler à son père.

BELCOUR.

Ah! comment pourrez-vous obtenir ma grâce?... Je les ai trop cruellement offensés.

STUKELY, à Stockwell.

Je vais exécuter vos ordres.

(Il sort.)

CHARLES.

Et moi, je cours faire part de cet heureux événement à miss Charlotte.

STOCKWELL.

Fort bien. Puisque vous allez la voir, reportez-lui son écrin de diamans; le voici. Vous ne le donnerez pas en route?

(Il lui remet l'écrin.)

III.

II

CHARLES.

Soyez tranquille.

(Il sort.)

BELCOUR, à Stockwell.

Ah ! mon ami , croyez-vous que je ne sente pas assez la faute que j'ai faite ?

STOCKWELL.

Pardonnez-moi ; mais il est bon que vous vous en souveniez... Vous, Major , faites-nous aussi l'honneur d'être des nôtres.

O'FLAHERTY.

Très-volontiers. Vous êtes un homme de tête , monsieur Stockwell ; et, après la bravoure , il n'y a rien de si beau que la raison et le jugement.

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE IV.

La scène est chez M. Stockwell.

STUKELY, le capitaine DUDLEY, LOUISA.

STUKELY.

M. Stockwell sera bien satisfait de vous trouver ici. Il ne peut tarder à venir ; mais après avoir apaisé la querelle des deux jeunes gens , il était obligé de se rendre chez un de nos plus fameux négocians pour un arbitrage ; tous ses momens , chaque jour , sont comptés ; sans cela il serait allé chez vous. Il a espéré que vous daigneriez lui faire la grâce de l'attendre un peu.

LE CAPITAINE.

On ne peut refuser une invitation faite si obligeamment. Quand nous ne connaîtrions pas M. Stockwell par son excellente réputation, nous pourrions juger de tout ce qu'il vaut par les personnes qui lui sont attachées.

STUKELY.

Je le lui suis beaucoup, et presque depuis mon enfance. Il est impossible de trouver un plus digne homme. Il désire vivement de faire connaissance avec vous, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Vous voyez que je fais avec plaisir les premiers pas pour cela.

STUKELY.

Il en sera touché; il vous en saura un gré infini. Mais j'ai quelques détails à surveiller dans la maison, quelques ordres à donner; permettez-moi de vous quitter. Adieu, Capitaine. Miss Louisa, je vous présente mon très-humble respect.

LE CAPITAINE.

Bonsoir, monsieur Stukely.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, LOUISA.

LE CAPITAINE.

Eh bien ! ma chère enfant, tues remise de tes frayeurs ; te voilà sans inquiétude pour ton frère ; la sagesse de

M. Stockwell a terminé cette malheureuse affaire , et j'ai pensé que nous devons lui en témoigner notre reconnaissance.

LOUISA.

J'ai dû vous obéir , et me laisser conduire par vous dans cette maison ; mais je ne puis vous dissimuler la peine que j'éprouve de m'y trouver.

LE CAPITAINE.

M. Stockwell ne peut nous avoir invités à venir chez lui que pour achever de nous rendre la satisfaction qui nous est due.

LOUISA.

Ce n'est pas lui que je redoute de voir ; vous savez quelle est la personne que je crains de rencontrer. Eh ! n'ai-je pas raison ?... M. Belcour a-t-il eu assez de torts envers nous tous ? Ce n'est pas que je le haisse.

LE CAPITAINE.

Je conçois ton ressentiment ; je dirai plus , je le partage ; mais je ne puis oublier aussi que M. Belcour a montré envers moi beaucoup de générosité et de délicatesse... Il ne peut être un méchant homme.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JOHN.

JOHN.

Ah ! bons blancs , vous pas savoir , pas capables dire

à moi où être jeune maître à moi?... Moi bien chagrin, moi mourir, si malheur arriver à li!...

LE CAPITAINE.

Qu'as-tu, mon enfant?... De qui parles-tu?... Qui es-tu?

JOHN.

Nom à moi, li être John; moi appartenir à jeune maître, M. Belcour.

LE CAPITAINE.

Tu es à M. Belcour?

JOHN.

Oui, monsieur blanc; moi chercher partout, moi pas pouvoir rester en place sans trouver li...

LE CAPITAINE.

Tu en es inquiet?

JOHN.

Oh! oui, inquiet beaucoup; moi dire à vous. Tantôt, moi entendre M. Stukely parler jeune maître, dire li battre avec un autre jeune blanc... Là... (Il fait le signe de se battre à l'épée.) ou bien là... Pauh! (Il fait le signe de tirer un pistolet.) Moi crier... moi pleurer... moi prendre armes, bâtons, épées, pistolets; moi vouloir aller tuer l'ennemi de maître à moi. M. Stukely, quand li voir moi en colère, ôter armes à moi, et enfermer moi dans la chambre... Crac, crac. (Il fait signe de fermer une serrure.) Moi plus pouvoir sortir... Mais, patience... Moi défaire serrure tout doucement... Oter les vis l'une après l'autre... et puis ouvrir la porte... et puis venir ici... et

puis moi demander vous... moi prier vous. (Il se met à genoux.)
 Vous dire moi où être jeune maître à moi?... Oh! mon
 Dieu! où donc?... pauvre John!... vous gagner pitié
 moi!

LE CAPITAINE.

Lève-toi, mon ami. Oui, réellement, je suis touché
 de ton bon cœur, de ton attachement pour ton maître.
 Ne crains rien, il n'est plus en danger; tu le reverras
 bientôt.

JOHN, sautant de joie.

Vrai!... Vous pas tromper moi?... Moi plus cha-
 grin!... moi plus mourir!...

LE CAPITAINE.

Il faut que M. Belcour soit un bon maître, puisque
 tu l'aimes tant.

JOHN.

Li?... Oh! oui. Li bien bon. Li sauver la vie à
 moi... moi petit enfant... abandonné, point connaître
 père ni mère à moi... A peine né, laissé par terre au
 bord d'un ruisseau... Jeune maître li avoir alors quatre
 ou cinq ans... venir à passer... Li, mirer moi... en-
 tendre moi plaindre... faire prendre moi et porter à la
 maison... et puis, et puis toujours aimer moi... tou-
 jours traiter comme frère... dire souvent li être aussi
 enfant du malheur... pas connaître plus que moi père
 ni mère...

(Il s'attendrit et pleure.)

LE CAPITAINE.

Que dis-tu donc?... M. Belcour ne connaît son père ni sa mère ?

JOHN.

Mon Dieu !... non... li avoir été recueilli par vieux maitre M. Belcour... mais point fils à li... point fils à personne qu'il ait jamais vu... point savoir au monde de qui li être fils...

LE CAPITAINE.

Sa destinée est bien extraordinaire !

JOHN.

Aussi li ami des malheureux. Combien de fois li demander pardon pour pauvres nègres prêts à être battus !... li faire tout le bien, li empêcher tout le mal, autant que lui capable... li souffrir quand li voir pauvres gens pleurer, malheureux se plaindre, mauvais traitemens pas justes, comme si li devoir en répondre.

LE CAPITAINE.

Voilà un bien noble caractère !

LOUISA.

Son récit m'attendrit et me touche. Quel dommage que M. Belcour gâte un si bon naturel par des vices qu'on ne peut pardonner !

JOHN.

Oh ! mon dame ! point dire mal de jeune maître à moi ! Vous pas connaître li... Oh ! li pas capable de vice !... li tout bon ! toujours bon !... toujours...

LE CAPITAINE.

Oh ! voici M. Stockwell , je crois.

JOHN.

Li donner nouvelles de maître à moi.

SCÈNE VII.

STOCKWELL.

Capitaine, je suis charmé de vous voir chez moi ; et vous, miss Louisa, vous me faites un extrême honneur...

(Apercevant John.) Que fais-tu là, mon garçon ?

LE CAPITAINE.

Ce pauvre malheureux était fort en peine, il n'y a qu'un moment, de son maître, de M. Belcour ; nous l'avons rassuré...

STOCKWELL.

Vous avez raison ; il n'y a plus de danger pour lui ni pour votre fils, mon cher capitaine.

JOHN.

Plus danger?... Vrai?... bien vrai?...

STOCKWELL.

Belcour serait déjà revenu, s'il n'avait été obligé d'aller chez le juge de paix faire sa déposition de toute cette affaire, de la manière indigne dont il a été trompé ; mais il ne peut tarder... J'espère bientôt le revoir...

JOHN.

Oh ! bon !... Moi descendre, moi courir à la porte là-

bas.... moi le voir le premier... moi l'embrasser... Oh! mon bon Dieu!... merci à vous... et à vous aussi, mon cher monsieur Stockwell.

STOCKWELL.

Tu aimes bien ton maître?...

JOHN, levant les yeux au ciel, et mettant la main sur son cœur.

Ah!... (Il baise la basque de l'habit de M. Stockwell.)

STOCKWELL.

Je t'aime aussi pour cela. Va, mon pauvre garçon; laisse-nous.

(John sort.)

SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE, LOUISA, STOCKWELL.

STOCKWELL.

Miss Louisa, je vous annonce un homme bien repentant. Avant d'oser se présenter devant vous, il m'a chargé de vous offrir ses excuses.

LOUISA.

Je lui pardonne, Monsieur, pourvu qu'il cesse à l'avenir ses persécutions à mon égard; ce que je lui demande à présent, c'est de l'indifférence, et c'est aussi tout ce qu'il peut attendre de moi...

STOCKWELL.

Je doute que mon jeune ami puisse et veuille jamais consentir à n'être à votre égard qu'indifférent; l'intérêt que je lui porte, et qui est plus grand que vous ne

pouvez l'imaginer, me serait souhaiter que vous ne le traitassiez pas avec tant de rigueur.

LOUISA.

Vous êtes son ami, monsieur Stockwell ; je consens que vous soyez juge entre lui et moi : vous êtes trop juste pour ne pas approuver le parti que je prends ; il est irrévocable.

LE CAPITAINE.

Je pense que Louisa a raison, et j'aime en elle cette juste fierté. Permettez-moi, monsieur Stockwell, de vous laisser avec ma fille. J'ai commencé par me rendre à votre invitation ; mais, après le danger que mon fils a couru, vous devez sentir combien je désire de l'embrasser ; je le ramènerai avec moi ; nous retrouverons sans doute M. Belcour, et nous jouirons du plaisir de les revoir bons amis.

STOCKWELL.

Et j'espère, Capitaine, que vous me ferez aussi l'honneur de me compter parmi les vôtres.

LE CAPITAINE.

Touchez-là, monsieur Stockwell ; le capitaine Dudley est tout à vous... du fond du cœur. Adieu, ma fille.

SCÈNE IX.

STOCKWELL, LOUISA.

STOCKWELL.

Miss Louisa, je désirais vivement d'avoir avec vous

cet entretien... Il est pour moi d'une grande importance... Mon bonheur va dépendre de vous...

LOUISA.

Que voulez-vous dire ?

STOCKWELL.

Je ne suis pas étonné que Belcour vous aime... Et c'est pour moi un motif de l'estimer davantage... Je crois déjà vous connaître assez, Miss, pour avoir de votre prudence une haute opinion ; et je veux vous en donner la preuve par une grande marque de confiance.

LOUISA.

Tout cela est beaucoup trop obligeant, Monsieur ; ma prudence consistera toujours à recevoir vos avis avec respect et reconnaissance.

STOCKWELL.

Je crains pourtant que vous ne soyez pas en ce moment très-disposée à les suivre.

LOUISA.

Et vous dites que vous avez de moi une bonne opinion ?

STOCKWELL.

Si bonne, que je vais vous dire le plus intéressant de tous mes secrets... Il n'est connu de personne...

LOUISA.

C'est m'honorer beaucoup que de me choisir pour cette confidence...

STOCKWELL.

Vous allez voir bientôt quel est mon motif, et vous

jugerez que c'est moi qui veux et qui dois vous avoir obligation...

LOUISA.

Comment cela ?...

STOCKWELL.

J'ai un fils, miss Louisa ; un fils qui ne sait pas que je suis son père, que moi-même j'ai vu aujourd'hui pour la première fois de ma vie...

LOUISA.

Est-il possible ?... Serait-ce ?...

STOCKWELL.

Oui, c'est Belcour, qui a eu le malheur de vous déplaire ; je ne songe pas à le justifier ; je le reconnais coupable ; mais il vous aime, mais il est jeune et son cœur est bon ; et croyez qu'il faut que je sois bien persuadé que vous seriez heureuse avec lui, puisque j'ose vous l'offrir pour époux.

LOUISA.

A moi !... y pensez-vous, monsieur Stockwell ?...

STOCKWELL.

En acceptant cette proposition, vous me combleriez de joie.

LOUISA.

Je crois à peine que cette proposition puisse être sérieuse ; mais j'ai à répondre que je ne songe point à me marier, que je n'y puis songer tant que mon père sera dans une situation qui lui rend mes services et mes soins indispensables.

STOCKWELL.

Cette objection n'en est point une ; la situation de votre père changerait ; elle deviendrait meilleure , et sa fille aurait la satisfaction d'y contribuer.

LOUISA.

Nous ne pouvons accepter de bienfaits de la part d'un homme qui nous a cruellement offensés ; il avait commencé par vouloir rendre service à mon père... Grâce au Ciel, nous avons eu le moyen de nous affranchir d'une obligation que les mauvais procédés de M. Belcour nous avaient rendue trop pesante ; c'est bien assez de lui pardonner le mépris qu'il m'a témoigné ; vous ne pouvez en exiger davantage.

STOCKWELL.

Je ne le justifie pas... ; mais il a d'excellentes qualités ; son cœur n'est pas corrompu , j'en suis certain ; et je ne le suis pas moins qu'une épouse telle que vous en ferait en peu de tems l'homme le plus estimable.

LOUISA.

Non , monsieur Stockwell , cela ne se peut pas ; il y a trop de distance entre vous et nous : vous êtes riches , très-riches , et nous sommes pauvres ; M. Belcour doit épouser une héritière opulente.

STOCKWELL.

Ce n'est point là ce que je souhaite pour lui ; et je l'ai bien mal jugé , ou ce n'est pas non plus ce qu'il souhaite lui-même... Écoutez-moi , miss Louisa : ayant

de déclarer à Belcour qu'il est mon fils, j'ai voulu l'éprouver; il n'est pas encore à la fin de cette épreuve... Il dépendrait de vous cependant de l'abréger.

LOUISA.

De moi?... Et comment?...

STOCKWELL.

J'ose croire à votre bienveillance pour moi; je vais vous en demander une preuve.

LOUISA.

Laquelle?

STOCKWELL.

Promettez-moi de ne révéler à personne le secret que je viens de vous confier.

LOUISA.

Je vous le promets.

STOCKWELL.

Sur-tout ne le laissez pas même soupçonner à mon fils, à Belcour, à moins que vous ne consentiez à lui donner la main.

LOUISA.

À moins que?...

STOCKWELL.

Je vous le répète : à moins que vous ne consentiez à me rendre le plus heureux de tous les pères; car je le serais, si j'avais pu donner à mon fils une épouse telle que vous.

LOUISA.

Je regrette que vous fassiez dépendre votre bonheur d'une condition impossible... Je me tairai avec M. Bel-

cour comme avec tout le monde ; vous pouvez y compter.

STOCKWELL.

Souvenez-vous cependant que je vous affranchis du secret, dans la supposition.... Mais le voici.... Oh ! comme il paraît soucieux !... Je ne lui ai pas encore vu un air si grave.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BELCOUR.

BELCOUR.

Miss Louisa, mon digne ami, vous voyez un homme bien mécontent de lui-même, de la conduite qu'il a tenue, et cherchant comment il peut la réparer. Cela est bien difficile ; je crois pourtant que j'en ai trouvé le moyen.

STOCKWELL.

Quel est-il ?

BELCOUR.

Miss Louisa, j'avais perdu le sens quand j'ai mal jugé de vous ; je me suis laissé tromper contre l'évidence elle-même ; prenez-vous-en à votre beauté, qui m'avait transporté, qui ne m'avait plus laissé l'usage de ma raison. Je vois à présent toute l'énormité de ma faute, et je ne songe qu'à m'en punir.

STOCKWELL, à part.

Il m'effraie. (Haut.) Vous ? et comment ?

BELCOUR.

Je me suis rendu indigne d'elle, je vous l'ai déjà dit ;

mais si je ne puis plus prétendre à son amour , je veux au moins regagner son estime et obtenir mon pardon.

LOUISA.

Ah ! monsieur Belcour , croyez que je vous ai déjà pardonné.

BELCOUR.

Je ne le croirai , je n'en serai certain , qu'après que vous aurez consenti à la proposition que je viens vous faire. Ne craignez rien ; je me fais justice : il ne s'agit plus pour moi du bonheur... j'en ai perdu l'espérance.

STOCKWELL, à part.

Où veut-il en venir ?

BELCOUR.

Mais aimable et toute charmante comme vous êtes , il n'est pas possible que plus d'un jeune homme n'ait été vivement frappé de vos perfections ; dans le nombre , il en est un peut-être qui aura mérité d'être distingué par vous...

LOUISA.

Que dites-vous ?... Je vous assure que jusqu'à ce jour personne...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Miss CHARLOTTE RUSPORT, le capitaine DUDLEY, CHARLES DUDLEY.

BELCOUR, à Charles.

Ah ! Charles , vous venez à propos ; j'ose compter sur vous , sur votre amitié.

CHARLES.

Disposez de moi. Que puis-je faire pour vous ?

BELCOUR.

Recevez d'abord mon compliment ; la présence de miss Charlotte me fait présumer que vous êtes d'accord tous les deux , et que bientôt vous serez époux.

CHARLES.

Il est vrai ; et c'est une obligation de plus que je vous ai , mon cher Belcour. Ce qui s'est passé entre nous , le danger auquel j'ai été exposé , a déterminé ma chère miss Charlotte à ne plus différer mon bonheur.

CHARLOTTE.

C'est le mien que j'assure... Mais , à propos , monsieur Belcour , voici un écrin de diamans qui ne m'appartient pas , et que je viens vous rendre. Charles m'a rapporté le mien ; reprenez donc celui-ci , et puisse-t-il passer de vos mains dans celles d'une aimable épouse !... Louisa m'entend , je crois ?

BELCOUR.

Ah ! elle ne veut pas vous entendre. Que puis-je faire de ces diamans ?... Je n'ai plus à qui les offrir. Leur vue ne fait que m'affliger en me rappelant mes folies... Mais que nous veut le major O'Flaherty ?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, le major O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

Salut , mes bons amis ; je me rends à l'invitation de

monsieur Stockwell ; mais savez-vous qui j'ai trouvé à la porte de cette maison ? ma vieille lady en personne ; elle prétend que sa belle-fille miss Charlotte a déserté ; elle venait la réclamer , et voulait lui faire rejoindre le drapeau ; mais comme je me suis bien douté que sa présence ne serait ici agréable à personne , je lui ai déclaré que je resterais , s'il le fallait , en sentinelle à la porte , et que ma consigne était de ne pas la laisser entrer. Elle s'est mise en colère contre moi , et s'en est allée ; ainsi , voilà l'ennemi en déroute , en pleine déroute. Chantez victoire , et vive l'amour et les braves gens !

CHARLES.

Vive le major O'Flaherty !

O'FLAHERTY, à Charles.

Me voilà brouillé pour toujours avec milady Rusport ; mais je me consolerais aisément d'avoir manqué ce mariage , si le vôtre avec miss Charlotte ne tarde pas à se faire , comme je le crois.

CHARLES.

Nous espérons , Major , que vous nous ferez l'honneur d'en être un des témoins.

O'FLAHERTY.

Bien , mes enfans. Et ce bon jeune homme avec qui vous deviez vous couper la gorge , M. Belcour , n'est-ce pas son nom ? quand épouse-t-il miss Dudley ?

BELCOUR.

Jamais , Major.

O'FLAHERTY.

Pourquoi donc ?

BELCOUR.

C'eût été pour moi le comble du bonheur ; mais j'ai dû me rendre justice. Je suis un malheureux , sans famille ; mon caractère violent , une passion effrénée m'a fait commettre envers miss Louisa une offense que je ne puis me pardonner à moi-même ; enfin , je ne me crois pas digne d'aspirer à sa main ; mais , parmi les nombreux adorateurs que son mérite et ses charmes ont dû lui faire , qu'elle choisisse celui qui a trouvé grâce devant ses yeux , et je demande alors qu'il me soit permis d'égaliser la fortune de miss Louisa à celle de son époux ; fût-il le plus riche pair d'Angleterre , je suis tout prêt , et je le ferai.

CHARLES.

Que dites-vous , Belcour ?

BELCOUR.

Capitaine Dudley , accordez-moi cette faveur ; et puisque la fortune ne vous a pas traité comme vous le méritiez , permettez-moi de doter votre aimable fille.

STOCKWELL.

Bien , Belcour.

LE CAPITAINE.

Rien n'est plus noble , monsieur Belcour , et cette offre est d'une belle ame ; mais je ne puis consentir...

BELCOUR.

Qui vous en empêche ? qu'en dit miss Louisa ?

LOUISA.

Quelle est pénétrée de votre bonté ; qu'elle ne peut vous exprimer sa reconnaissance ; mais...

BELCOUR.

N'achevez pas ; ne me refusez pas. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que je fais ? faut-il mettre tant d'importance aux richesses ? Je suis riche , moi , je suis très-riche , et je n'en vauz pas mieux.

CHARLES.

Vous vous traitez sévèrement , mon cher Belcour.

BELCOUR.

Non , en vérité ; peut-être j'en vauz moins ; ne le pensez-vous pas ainsi , mon bon monsieur Stockwell ? peut-être la fortune m'a-t-elle gâté ; elle a été cause qu'on m'a servi , flatté , trompé ; laissez - moi me venger d'elle ; laissez-moi me dédommager du mal qu'elle m'a fait , en l'employant à me procurer le plus grand des plaisirs , celui de contribuer un peu au bonheur de la plus aimable personne du monde.

LOUISA , émue.

Comment résister à tant de générosité ? Comment lui refuser son admiration ?... Je suis touchée jusqu'au fond de l'ame... (Elle prend Belcour par le main , et le présente à M. Stockwell.)
Mon père , bénissez votre fils.

STOCKWELL , à part.

Voilà ce que j'attendais.

BELCOUR.

Votre fils !... Qu'a-t-elle dit ?

STOCKWELL.

La vérité... Mon cher Belcour, embrassez votre père.

BELCOUR.

O Ciel! se peut-il?... Quels mouvemens j'éprouve!...

STOCKWELL.

Commandez à votre émotion... Je ne puis moi-même retenir mes larmes... Mon fils!...

BELCOUR, tombant à ses genoux.

Mon père!... Ah! que je reçoive votre bénédiction ; et que je meure à vos pieds.

STOCKWELL.

Mon cher fils!... Embrassez votre père.

BELCOUR.

Mon père!... Ah! que ce nom est doux à prononcer!... Moi, votre fils?... Comment se peut-il?...

STOCKWELL.

Belcour, qui vous a élevé et qui vous a donné son nom et sa fortune, était votre aïeul ; j'ai épousé sa fille : vous êtes l'unique fruit de cette union.

BELCOUR.

M. Belcour ne me l'a jamais dit.

STOCKWELL.

Il l'ignorait lui-même. Je vous montrerai des preuves écrites de ce que je vous dis, des lettres de votre mère, notre acte de mariage...

BELCOUR.

C'est trop, mon bonheur m'accable ; j'ai honte de penser combien j'en suis peu digne.

STOCKWELL.

Pour y mettre le comble , voici l'épouse que je vous donne. Miss Louisa vient de m'appeler son père; elle consent à devenir ma fille.

BELCOUR.

Est-il vrai? N'est-ce point une illusion?

STOCKWELL.

Je lui avais confié mon secret; elle m'avait promis de ne le révéler qu'au cas où elle consentirait à vous donner sa main.

LOUISA.

Le secret m'a échappé , et je ne puis m'en repentir.

STOCKWELL.

Ni vous dispenser de remplir la condition.

LOUISA.

C'est à mon père à prononcer.

LE CAPITAINE.

Ma chère Louisa , monsieur Belcour a été mon bienfaiteur ; il a voulu être le tien : juge s'il me sera doux de le nommer mon fils.

LOUISA.

Je n'ai donc plus d'objections ; et je puis suivre le penchant de mon cœur.

BELCOUR , prenant sa main.

Mon père!... Ma chère Louisa!... Mes amis!... j'en mourrai de joie!...

STOCKWELL.

Mes amis , je vous présente à tous mon fils , mon cher

filz !... aimez-le ; aimez-moi !... je l'ai suivi d'un œil inquiet et observateur ; et j'ai reconnu en lui , à travers quelques défauts , un cœur excellent , plein de bienveillance pour tous ses semblables ; un naturel vif , capable de fautes , mais prompt à les reconnaître et à les réparer ; pardonnez - lui ses erreurs en faveur de ses bonnes qualités ; et désormais soyons tous unis par des liens de famille ou par ceux d'une étroite amitié.

O'FLAHERTY.

Par saint Patrice , je crois que tout à l'heure nous allons nous trouver tous parens !... En vérité , Capitaine , il me semble que je suis aussi de la famille !

LE CAPITAINE.

Mon brave et bon camarade , faites-nous toujours l'honneur de le penser ainsi . Je n'ai point oublié vos offres et vos promesses généreuses à notre première entrevue ; ce que vous avez promis , je le ferai .

STOCKWELL.

Allons nous mettre à table ; et en soupant je vous conterai les événemens de ma singulière histoire... Voilà mon filz ! je puis l'avouer tout haut !... je puis être fier de le reconnaître !...

BELCOUR.

Et combien à mon tour je m'honore d'un tel père !...

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.